9

# RELATION

DE

# L'INSURRECTION

## DES TROUPES ESPAGNOLES

DÉTACHÉES

**DANS L'ILE DE SÉELAND**

SOUS LES ORDRES DU GÉNÉRAL FRIRION

**EN 1808**

Avec les Pièces justificatives

DESTINÉES A COMPLÉTER LA RELATION

PAR E. FRIRION

Capitaine au 8e de ligne, Chevalier de la Légion d'honneur.

LIMOGES

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE MILITAIRES

V. CHARLES PÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

16, RUE MANIGNE, 16

—

1872

72

92

(c) 2007 Ministerio de Cultura

MUSEO DE LITERATURA MILITAR
ESTADO MAYOR
SERVICIO HISTÓRICO
EJÉRCITO ESPAÑOL

Inscripción .....
Clasificación .....
Colocación { Sala ..... 9 Estante ..... 6 Tabla ..... 1.872 Núm. - 56 -

Biblioteca de Estudios del Ejército.

Inscripción... { Folio ..... 160 Número ..... 4730
Clasificación.. { División ..... Subdivisión .....
Colocación.... { Estante ..... 18 Tabla ..... 6ª Número .... 3 (8)

© 2007 Ministerio de Cultura

BD2-2206
ML-R-34-C.
1872/56

1872

56

# RELATION

# DE L'INSURRECTION

## DES TROUPES ESPAGNOLES

DÉTACHÉES

DANS L'ILE DE SÉELAND

(c) 2007 Ministerio de Cultura

(c) 2007 Ministerio de Cultura

# RELATION

DE

# L'INSURRECTION

## DES TROUPES ESPAGNOLES

DÉTACHÉES

## DANS L'ILE DE SÉELAND

SOUS LES ORDRES DU GÉNÉRAL FRIRION

**EN 1808**

Avec les Pièces justificatives

DESTINÉES A COMPLÉTER LA RELATION

PAR E. FRIRION

Capitaine au 8e de ligne, Chevalier de la Légion d'honneur.

LIMOGES

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE MILITAIRES

V. CHARLES PÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

16, RUE MANIGNE, 16

—

1872

- 56 -

(c) 2007 Ministerio de Cultura

(c) 2007 Ministerio de Cultura

*Ceci n'est point un livre. C'est le récit d'un fait peu connu dans nos annales militaires, et qui peut faire naître d'utiles réflexions sur le danger de ne donner à un officier général que des troupes étrangères à la Nation dont il fait partie. Toutes les pièces justificatives, qui sont classées à la fin de ce récit, ont été copiées sur les lettres originales qui se trouvent dans nos papiers de famille; elles complètent la Relation exacte de l'Insurrection des six bataillons espagnols en Séeland, en juillet 1808.*

Bordeaux. — Septembre 1871.

(c) 2007 Ministerio de Cultura

(c) 2007 Ministerio de Cultura

# RELATION

# DE L'INSURRECTION

## DES TROUPES ESPAGNOLES

DÉTACHÉES

## DANS L'ILE DE SÉELAND

---

Avant de parler de l'insurrection des troupes espagnoles stationnées dans l'île de *Séeland*, il convient de se rappeler qu'en vertu du traité d'alliance offensive et défensive entre la France et l'Espagne, signé à Saint-Ildephonse en 1796, Charles IV, sur la demande de Napoléon, avait fourni, vers la fin de 1807, un contingent de troupes, dont une partie avait été envoyée en Italie, et l'autre à la grande armée en Allemagne. Ce dernier corps, commandé par le marquis de La Romana, et composé de troupes d'élite de l'armée espagnole, au nombre de quinze ou seize mille hommes, avait été chargé de la défense des côtes du Holstein, sous les ordres directs du maréchal Bernadotte, prince de Ponte-Corvo.

(c) 2007 Ministerio de Cultura

Après la paix de Tilsitt (juillet 1807), la guerre ayant éclaté entre l'Angleterre et le Danemarck, les troupes espagnoles au service de la France, sous les ordres du marquis de La Romana, reçurent l'ordre d'aller occuper la Fionie, en laissant quelques corps dans le Jutland. Elles abordèrent successivement en Fionie pendant les mois de mars, avril, mai et juin 1808. Le bruit se répandit alors que Napoléon voulait envahir la Suède, pour donner au Danemark une partie du littoral qui borde le Sund.

Nous n'examinerons pas si ce projet fut sérieusement conçu, ou si l'on ne voulut que menacer la Suède d'une descente, sans vouloir l'effectuer. La direction donnée à six bataillons du régiment des Asturies et au régiment de Guadalaxara, destinés pour la Séeland, et leur organisation en corps d'avant-garde, firent croire, dans les premiers moments, à un plan réel d'invasion. Cette avant-garde était constituée en petit corps d'armée; elle devait avoir des détachements de cavalerie et d'artillerie espagnoles, dans la proportion jugée convenable, d'après la force de l'infanterie.

Le général Fririon, qui commandait une brigade de la division Boudet, fut placé par le prince de Ponte-Corvo à la tête de cette avant-garde.[1] Ce général avait demandé avec instance que, parmi les bataillons

---

[1] Voir les pièces justificatives (A).

(c) 2007 Ministerio de Cultura

mis sous ses ordres, il y eût au moins un quart de troupes françaises ; il ne put obtenir que quelques officiers français ; savoir : un chef d'état-major, un commandant d'artillerie, un commandant du génie et deux officiers du 3e régiment d'infanterie légère, destinés à seconder ses aides-de-camp.

Le prince avait sans doute des instructions qu'il ne lui était pas permis de modifier, car la désignation qu'il avait faite du général chargé de commander cette avant-garde était une preuve d'estime et de confiance. Il voulait, disait-il, prouver son attachement aux généraux qui avaient longtemps servi sous les ordres du général Moreau, en donnant à l'un d'eux une mission importante.

On conçoit que ce témoignage de bienveillance ne laissait plus au général qui en était honoré la faculté de faire ni une objection, ni une observation. Le général Fririon partit donc pour sa mission ; il traversa le petit Belt et se rendit à Nyeborg, port de la Fionie, faisant face à la Séeland ; il s'empressa d'aller prendre quelques renseignements près du marquis de La Romana, qui était dans ce port avec une partie de ses troupes, les autres étant cantonnées sur différents points de la Fionie.

Le général espagnol, en parlant de l'esprit qui animait les officiers et les troupes de sa nation, dit qu'il le croyait bon, mais que, cependant, il était possible que parmi celles qui passaient en Séeland, sous les ordres du général français, il se trouvât quelques

(c) 2007 Ministerio de Cultura

hommes inquiets à l'occasion des événements qui se passaient en Espagne.[1] Il fut rendu compte, le 5 juin 1808, de cette conversation au prince de Ponte-Corvo. Il était naturel, en effet, de penser que les Espagnols éloignés de leur patrie, ne pouvaient pas rester indifférents au sort qui l'attendait. Quelques officiers même convenaient qu'il serait bien difficile aux grands du pays et aux hommes sages de conserver assez d'influence sur les masses, pour pouvoir leur faire adopter des mesures légales, propres à assurer le repos et la tranquillité publique ; ils craignaient, disaient-ils, que la population, insurgée par deux mobiles aussi puissants que la religion et la défense du sol, ne se laissât entraîner à des excès qui amèneraient infailliblement la guerre civile et toutes les calamités qui en sont la suite.

Les Espagnols au service de la France étaient déjà instruits de l'arrivée de la famille royale à Bayonne, de la cession faite à Napoléon par Charles IV, de ses droits sur le trône des Espagnes et des Indes, et de l'adhésion du prince Ferdinand à cette cession; enfin, ils n'ignoraient pas que le 2 mai, jour fixé pour le départ de la reine d'Étrurie et de l'infant don Francisco, une fermentation générale avait agité tous les esprits à Madrid ; que le peuple de cette capitale était arrivé en foule pour s'opposer à ce départ, que l'insurrection

---

[1] Pièces justificatives (G).

(c) 2007 Ministerio de Cultura

avait été complète, et que, pour l'apaiser, le grand-duc de Berg, nommé lieutenant-général du royaume, avait, avec ses troupes, dissipé tous les rassemblements qui s'étaient formés à Madrid.

Le nombre des victimes, dans cette journée, avait été de cent quatre hommes tués et de cinquante-quatre blessés parmi les insurgés. Dans les relations particulières qui avaient été faites aux Espagnols commandés par le marquis de La Romana, on avait exagéré ce nombre pour leur faire partager le mécontentement qui avait agité la capitale. *Le Moniteur* même de cette époque était, en quelque sorte, complice de cette exagération.

On s'était bien gardé de faire connaître aux Espagnols éloignés de leur patrie que, si le gouvernement français avait des torts envers le gouvernement espagnol, l'armée française n'avait fait que se défendre en repoussant la force par la force; qu'elle avait même été provoquée par des assassinats individuels, puisque la perte des Français, qui presque tous furent surpris et égorgés sans défense dans les rues de Madrid, avant qu'on usât de représailles, s'était élevée à plus de cinq cents morts ou blessés grièvement.

C'est dans cet état de choses que s'effectuait le passage successif de l'avant-garde espagnole dans la Séeland. Une frégate et quatre bricks anglais croisaient devant le port de Nyeborg et gênaient beaucoup les communications entre la Fionie et la Séeland. Toutefois, il est présumable qu'en apportant des entraves au

(c) 2007 Ministerio de Cultura

mouvement des troupes, l'amiral anglais ne négligeait aucun moyen pour donner aux Espagnols des détails sur les troubles qui agitaient leur pays. [1]

Deux bataillons du régiment des Asturies étaient parvenus néanmoins à échapper à la surveillance des Anglais, et avaient passé de nuit dans la Séeland ; restait encore un bataillon de ce régiment et tout le régiment de Guadalaxara à y faire passer. [2]

Le général français resta à Nyeborg quelques jours pour activer le départ des bataillons espagnols par détachements; il se rendit ensuite dans l'île de Langeland pour passer de là dans celle de Loaland.

Les Anglais avaient dans ces parages quatre frégates et un vaisseau de ligne qui retinrent le général pendant six jours dans cette île; il arriva enfin à Copenhague le 21 juin. Le régiment des Asturies était presque en entier dans la Séeland, et le régiment de Guadalaxara n'y avait encore qu'un bataillon. Les autres bataillons de ce régiment s'y rendirent peu à peu et par compagnies ; la cavalerie et l'artillerie seules éprouvèrent heureusement des obstacles qui les empêchèrent de passer en Séeland; nous disons heureusement, parce que si ces deux armes eussent été réunies à celle de l'infanterie au moment de l'insurrection, l'appui mutuel qu'elles se seraient prêté les

---

[1] Pièces justificatives (G).

[2] Pièces justificatives (I).

(c) 2007 Ministerio de Cultura

eût peut-être déterminées, dans l'état d'effervescence où elles se trouvaient, à se rapprocher de la côte pour invoquer le secours des Anglais, et faire de la Séeland le théâtre d'une guerre qui ne pouvait pas être dangereuse pour les armes du roi de Danemark, mais à la suite de laquelle Sa Majesté aurait eu peut-être à regretter quelques-uns de ses braves et fidèles Danois. Les bataillons espagnols avaient été divisés sur plusieurs points de la Séeland, afin qu'ils trouvassent avec plus de facilité des subsistances chez les habitants. Le général français qui les commandait obtint, de S. M. le roi de Danemark, la permission de les réunir pour les porter, au besoin, sur tous les points de l'île en cas d'attaque, et pour leur apprendre simultanément les principes de notre ordonnance qu'ils ne connaissaient pas encore. [1]

Ces bataillons furent placés comme il suit : deux de Guadalaxara et un des Asturies, campés près de Roeskilde ; un bataillon des Asturies à Roeskilde même ; les deux autres bataillons dans les environs de cette ville. Dès lors commença l'instruction : [2] des hommes de recrue eussent été formés avec plus de facilité ; le maniement d'armes des Espagnols et même leurs manœuvres différaient des nôtres ; il fallait leur faire oublier d'anciennes habitudes, leur en faire contracter

---

1 Voir aux pièces justificatives (C).

2 Voir aux pièces justificatives (D, E, F).

(c) 2007 Ministerio de Cultura

de nouvelles, parler à des hommes dont on ne savait pas la langue, et se servir d'interprètes qui ne saisissaient pas toujours bien exactement la pensée du général français et celle de ses officiers. Il faut convenir que dans les commencements, ces troupes montrèrent du zèle et de l'intelligence ; elles firent même en peu de temps le maniement d'armes français avec assez d'adresse et quelques manœuvres avec précision. S. A. R. le prince héréditaire de Danemark, [1] qui voulut bien assister à une revue, fut étonné des progrès qu'avaient déjà faits les Espagnols. Le général français, rendant justice à leur bonne volonté, donnait fréquemment des éloges publics aux officiers, sous-officiers et soldats pour animer leur zèle et accélérer leurs progrès. Presque toujours environné d'officiers espagnols, il cherchait à les distraire par des réunions fréquentes, auxquelles il invitait tantôt les uns tantôt les autres.

Dans les derniers jours du mois de juillet, il crut remarquer sur les physionomies un sentiment vague d'inquiétude et une teinte de mélancolie plus apparente qu'à l'ordinaire ; il s'empressa d'en rendre compte à son général en chef. Le 30 juillet, le général français reçut de lui l'ordre de faire prêter aux Espagnols le serment de fidélité au nouveau roi D. Joseph-Napoléon. Il fit appeler le colonel du régiment des Asturies,

---

[1] Voir aux pièces justificatives (F).

(c) 2007 Ministerio de Cultura

M. Dellevielleuse, brigadier des armés du roi ; il lui communiqua les ordres du prince, en le prévenant que la cérémonie aurait lieu le lendemain, dimanche, après la messe.

Le brigadier Dellevielleuse pria le général français de remettre la cérémonie au lundi, afin d'avoir le temps d'y préparer les esprits, dont la majorité lui semblait bien disposée, mais dont une partie lui paraissait encore indécise. La cérémonie fut en conséquence fixée pour le lundi, à huit heures du matin, au camp près de Roeskilde. Presque toute la journée du dimanche se passa tranquillement; mais au moment de l'appel, à six heures du soir, de grands cris se firent entendre. Le général français, retenu chez lui par une indisposition qui ne lui avait pas permis de sortir de la journée, envoya sur-le-champ le capitaine Ponçot, l'un de ses aides-de-camp, pour savoir quelle était la cause de ce tumulte. Pendant l'absence de cet aide-de-camp, le brigadier Dellevielleuse accourut vers le général pour lui annoncer que le premier bataillon des Asturies était en pleine insurrection et se refusait décidément à prêter le serment au nouveau roi. Le général français chargea ce brigadier de faire entendre raison aux soldats de son régiment et de leur dire qu'on n'exigerait pas d'eux un serment qui, pour être valide, devait être volontaire ; que la cérémonie serait ajournée, mais qu'ils eussent à rentrer dans l'ordre et à déposer leurs armes.

Le brigadier alla en effet haranguer son régiment;

(c) 2007 Ministerio de Cultura

il trouva les esprits dans une telle exaspération, que toutes ses remontrances furent inutiles. A l'instant, le capitaine Ponçot revint en toute hâte vers son général, lui annonçant que le désordre était à son comble, qu'il avait été poursuivi par les Espagnols et frappé à coups de crosse de fusil ; il ajouta que si M. d'Origny, capitaine danois, ne lui eût ménagé les moyens de s'échapper, il aurait été infailliblement mis en pièces. Sur ces entrefaites, le brigadier Dellevielleuse entra avec précipitation chez le général français, en lui disant qu'il était profondément affligé de l'impossibilité qu'il éprouvait de contenir ses troupes.

Le général mit la tête à la fenêtre pour appeler près de lui quelques sous-officiers espagnols dont il connaissait les noms ; sa voix ne fut point entendue. Il aperçut des soldats se précipitant en foule sur M. Marabail, officier au troisième régiment d'infanterie légère ; il vit ces furieux assaillir ce jeune officier, aussi brave qu'instruit, le percer à grands coups de baïonnettes sur les marches du palais, et le frapper encore à coups de crosse de fusil, quoiqu'ils fussent bien assurés qu'il n'était plus en vie. L'acharnement avec lequel ces forcenés s'étaient jetés sur le corps sanglant de Marabail, qu'ils dépouillaient indignement sous les yeux même du général français, leur avait fait perdre de vue M. Laloy, sous-lieutenant du même régiment, qui était venu aussi s'offrir à leurs coups. Cet officier, animé comme Marabail du plus généreux dévoûment, accourait avec lui pour sauver leur

(c) 2007 Ministerio de Cultura

général, disaient-ils, ou périr avec lui. Quoique meurtri et couvert de sang de la tête aux pieds, Laloy parvint à rentrer au château par une fenêtre basse qu'on eut la précaution de refermer de suite. Les insurgés, apercevant le général Fririon à une des fenêtres du château, firent feu sur lui et sur quatre officiers qui étaient parvenus à le rejoindre. Pendant cette scène horrible, le brigadier Dellevielleuse fit tout ce qu'il put pour empêcher ses soldats d'entrer dans le château. Ils lui criaient de ne pas rester avec ces maudits Français ; qu'ayant déjà fait tant de mal en Espagne, ils finiraient par le tuer lui-même. Le brigadier eut beau leur répéter par une fenêtre du premier étage qu'il n'avait rien à craindre, ils ne se décidèrent à suspendre leurs coups de fusil que lorsqu'il eut promis de sortir du château, promesse que le général lui ordonna de faire et d'exécuter sur-le-champ, ne voulant pas exposer les jours de ce respectable vieillard qui avait fait tout ce qu'il était humainement possible pour apaiser les révoltés. On parvint à le faire sortir par une porte du château près de laquelle ne se trouvait momentanément aucun soldat; on la ferma avec soin ainsi que toutes les autres issues, et les dispositions furent prises pour empêcher, aussi longtemps que possible, ces furieux de pénétrer dans le palais.

Dès que les insurgés virent le brigadier Dellevielleuse dans la cour du palais, la sentinelle espagnole, placée en dehors de la porte du général, fut relevée



(c) 2007 Ministerio de Cultura

par un sergent espagnol qui, le sabre à la main, dit en français d'une voix forte et intelligible : *Tout Français qui passera ici est mort.* Les coups de fusil qui avaient été entendus par les troupes du camp attirèrent la majeure partie des trois bataillons campés, dont deux étaient de Guadalaxara et l'autre des Asturies. Le général les vit entrer dans la cour du palais, tambours battants et drapeaux déployés. Ceux qui avaient pu y pénétrer criaient en espagnol : *Mort au général et aux officiers français!* Ils dirigeaient leurs coups de fusil sur le château ; les autres le cernèrent de tous côtés et en gardèrent toutes les avenues.

Le général français, privé dès lors de toute communication avec l'extérieur, reçut cependant du brigadier Dellevielleuse un avis d'après lequel il l'invitait à se retirer comme il le pourrait avec les quatre officiers de son état-major. [1] Les vociférations qu'entendait le général et l'avertissement qu'on venait de lui donner, lui prouvaient que sa mort seule pouvait désarmer les révoltés.

M. de Heinen, commandant danois, et M. d'Origny, capitaine danois, avaient fait de vains efforts pour les faire rentrer dans l'ordre ; ces furieux avaient

---

[1] Ces officiers étaient : MM. Guardia, commandant du génie ; Laloy, blessé ; le capitaine Ponçot, aide-de-camp du général, et le capitaine Parade, aussi aide-de-camp, tué à Essling, en 1809.

(c) 2007 Ministerio de Cultura

toujours répondu, assez haut pour être entendus des personnes qui occupaient le château, qu'ils ne se retireraient qu'après avoir massacré tous les Français. M. d'Origny, qui comprenait l'espagnol, n'ignorait aucun de leurs projets : ce brave officier, traversant les appartements occupés par M. Treschow, bailli, vint trouver le général, pour lui représenter qu'il n'y avait plus qu'un parti à prendre, celui de se retirer dans le temple voisin,[1] présumant que la sainteté du lieu imposerait peut-être à ces forcenés. Le général s'y rendit avec les quatre officiers de son état-major, en suivant le corridor qui y conduit. Les Espagnols firent feu sur les fenêtres de ce corridor ; mais les coups, partant de bas en haut, donnèrent dans les poutres et n'atteignirent personne. Quelques minutes après que le général Fririon et ses officiers furent entrés dans l'église, des cris de joie se firent entendre parmi les Espagnols ; ils croyaient avoir tué le général au passage du corridor : en répandant ce bruit, les officiers danois avaient judicieusement pensé que la fureur des Espagnols se calmerait, au moins quelques instants. En effet, les coups de fusil qu'ils tiraient de tous côtés ne se firent plus entendre. La plupart des soldats retournèrent au camp ; ceux qui demeuraient

---

[1] Le temple de Roeskilde renferme les tombeaux des rois et des princes de la famille royale de Danemark. Le château royal qu'occupait le général communique à cette ancienne église par un corridor placé à la hauteur du premier étage.

(c) 2007 Ministerio de Cultura

à Roeskilde rentrèrent dans leurs logements, en laissant une forte garde autour du château, pour arrêter tous les Français qui en sortiraient. Entre dix et onze heures du soir, M. de Heinen, commandant danois, et M. de Treschow, fils du bailli, vinrent trouver le général à l'église et l'engagèrent instamment à profiter de ce moment de calme pour quitter Roeskilde. M. d'Origny lui exposa que la masse entière des insurgés reparaîtrait infailliblement au point du jour, et que leur projet était de brûler le château et d'exterminer les Français qu'ils n'avaient pu atteindre. Les officiers danois avaient eu la précaution d'introduire dans le palais des uniformes danois; le général et les officiers de son état-major s'en revêtirent; ils traversèrent dans ce costume les postes espagnols, accompagnés par le commandant danois, M. de Treschow fils, et M. Borup, employé dans les bureaux du bailli. Les officiers danois avaient poussé la prévoyance jusqu'à faire préparer des moyens de transport à une demi-heure de Roeskilde, dans une ferme, sur la route de Copenhague.

Le général français fut assez heureux pour y retrouver son chef d'état-major et le commandant de l'artillerie. Ces deux officiers, que l'on avait cru victimes, comme Marabail, de la fureur des révoltés, se promenaient, vers sept heures du soir, dans le voisinage du golfe de Roeskilde : aperçus par les troupes campées, ils furent poursuivis à coups de fusil jusque sur les bords du golfe. Par un bonheur

(c) 2007 Ministerio de Cultura

inespéré, ils trouvèrent une barque au moyen de laquelle ils gagnèrent la rive opposée à force de rames.

Le général et les officiers français arrivèrent à Copenhague vers quatre heures du matin ; ils trouvèrent encore sous les armes les troupes danoises, que le roi, dans sa généreuse prévoyance, avait fait rassembler pour les envoyer au secours des Français bloqués dans son palais de Roeskilde.[1]

Sa Majesté daigna donner au général Fririon, à son arrivée à Copenhague, des témoignages de bienveillance et d'intérêt que n'oublia jamais celui qui en fut honoré.

Le départ des troupes danoises ne fut suspendu que lorsque le roi eut acquis la certitude que le général et son état-major étaient hors de danger.

L'assassinat commis par les sous-officiers et soldats espagnols sur M. Marabail, et le projet qu'ils avaient formé d'assassiner aussi tous les autres officiers français, ne permettaient plus de laisser ces hommes au camp; des ordres furent donnés pour les répartir sur différents points de la Séeland. Ils ne paraissaient nullement disposés à se séparer; ils pressentaient qu'après leur dispersion, on procéderait à leur désarmement et à la recherche des principaux coupables. On n'ignorait pas que les uns voulaient se rendre aux

---

[1] Il n'était resté à Roeskilde, vu le grand nombre d'Espagnols qui y étaient cantonnés, que quelques cavaliers danois pour faire le service d'ordonnance.

(c) 2007 Ministerio de Cultura

Anglais par Corsoër ou aux Suédois par Elseneur. Cette discordance fut peut-être une des causes qui les déterminèrent à se retirer dans les nouveaux cantonnements qui leur furent assignés.

L'ambassadeur d'Espagne près la cour de Danemark y contribua de son côté, en leur faisant sentir à quels dangers les exposerait cette nouvelle rébellion, s'ils forçaient le roi de Danemark à développer ses forces contre eux, parce qu'alors les innocents seraient confondus avec les coupables. Les bataillons une fois divisés, des ordres furent donnés pour les désarmer. Cette mesure eut lieu sans effusion de sang. Tous les sous-officiers et soldats des six bataillons furent ramenés et détenus à Copenhague.

Il ne serait pas juste d'accuser de complicité tous les officiers espagnols des régiments[1] insurgés; il en est même quelques-uns (en petit nombre il est vrai), qui ont fait tous leurs efforts pour sauver les officiers français. La plupart des officiers espagnols ont désavoué verbalement la conduite des troupes sous leurs ordres; mais aucun n'a osé le faire par écrit, ni donner le nom des hommes féroces qui portèrent les premiers coups au jeune Marabail. Ils n'ignoraient pas que, dans les derniers jours du mois de mai 1808, un rassemblement considérable de paysans, ayant pour officiers des contrebandiers, et pour chef un moine nommé

---

[1] Voir les pièces justificatives (V).

(c) 2007 Ministerio de Cultura

Fernando, avaient inondé Valence, capitale de la province de ce nom, en Espagne, hurlant des cris de mort contre les Français et leurs partisans; que le capitaine-général D. Miguel Saavédra, ayant voulu prendre quelques mesures pour protéger l'existence des individus menacés, avait été massacré, sa tête mise au bout d'une pique et promenée dans toute la ville.

Les officiers espagnols savaient encore que dans les journées des 28 et 29 mai, la populace de Cadix s'était soulevée contre le lieutenant-général Solano, marquis del Socorro,[1] capitaine-général de l'Andalousie et gouverneur de la ville, et que, comme les autres victimes de l'effervescence populaire, ce général, pour avoir voulu faire respecter les lois, avait été attaqué dans son hôtel et égorgé de la manière la plus atroce; qu'enfin, des scènes à peu près semblables avaient eu lieu aux mêmes époques dans les autres provinces de la monarchie espagnole, et notamment

---

[1] Le général Solano était ce général espagnol qui, pour se perfectionner dans l'art militaire, était venu en 1796 à l'armée du Rhin et Moselle, commandée par le général Moreau. Il s'y était fait aimer et estimer par tous les Français avec lesquels il avait été en relation; son affabilité et ses connaissances militaires devaient le rendre cher à ses concitoyens; on est saisi d'horreur en songeant qu'il devint leur victime.

Ce terrible exemple prouve qu'il est des circonstances où l'autorité, la fortune, la naissance et les talents sont proscrits par les masses quand on a eu la maladresse de les soulever.

(c) 2007 Ministerio de Cultura

à Carthagène, à Malaga, à Saragosse et à Valladolid.

Au 15 juin, le soulèvement était universel; la Junte de Séville était devenue la régulatrice des autres Assemblées provinciales; elle appelait toute la nation aux armes, en donnant à cet appel les formes solennelles de la religion. [1]

Toutes les troupes françaises stationnées sur différents points de l'Espagne s'étaient mises en mouvement aux premiers symptômes du soulèvement général, pour en arrêter les progrès; elles avaient dissipé de grands rassemblements, enlevé une artillerie nombreuse et soumis plusieurs provinces.

Telle était la situation de ce royaume, au moment où le marquis de La Romana occupait la Fionie avec environ dix mille hommes en infanterie, cavalerie et artillerie; il se trouvait en mesure de les faire mouvoir comme il le jugeait convenable, en raison du petit nombre de troupes danoises qui étaient restées dans cette île.

Le général Fririon, qui commandait en Séeland l'avant-garde espagnole, ne pouvait faire un mystère

---

[1] Parmi les questions faites dans un catéchisme national, on trouve celles-ci :

D. Quels sont les Français ?

R. D'anciens chrétiens et des hérétiques modernes.

D. Est-ce un péché de mettre un Français à mort ?

R. Non, mon père, on gagne le ciel en tuant un de ces hérétiques.

(c) 2007 Ministerio de Cultura

du refus qu'avaient fait les troupes de cette nation de prêter serment au nouveau roi d'Espagne. Dans la lettre qu'il écrivit au marquis de La Romana à ce sujet, le 1er août 1808, il lui donnait quelques détails sur les suites de l'insurrection; toutefois, il lui parlait avec circonspection de ses résultats funestes, ne se dissimulant pas, disait-il, tout ce que cette nouvelle pouvait avoir d'affligeant pour un général espagnol. Il ajoutait que, désormais, il fallait renoncer à faire venir en Séeland la cavalerie et l'artillerie destinées à faire partie de l'avant-garde; que les révoltés pourraient entraîner dans leur parti ceux qui arriveraient : qu'on serait contraint d'en venir alors à des fâcheuses extrémités, ce qu'il fallait éviter autant que possible; mais que l'assassinat ne pouvant jamais rester impuni, les principaux coupables devaient être livrés à la sévérité des lois. Le marquis de La Romana, dans sa réponse en français et datée de Nyeborg, le 7 août 1808, [1] abonde dans le sens du général français; « il est vivement affecté, dit-il, du malheureux sort de M. Marabail; il espère qu'on parviendra à connaître les coupables et qu'on en fera une justice exemplaire. » Le même jour, le marquis de La Romana écrit en espagnol aux colonels du régiment des Asturies et de celui de Guadalaxara, qu'il ne consentira jamais qu'il soit versé une goutte du sang précieux de leurs braves

---

[1] Voir aux pièces justificatives (K).

(c) 2007 Ministerio de Cultura

soldats : [1] il annonce la résolution qu'il a de s'embarquer pour l'Espagne avec les troupes qui voudront le suivre. Celles qui étaient en Fionie, sous les ordres directs du marquis de La Romana, s'embarquèrent en effet sur des vaisseaux anglais ; ce furent les seules qui alors se rendirent en Espagne.

Voler au secours de la patrie attaquée, et sacrifier sa vie dans les rangs de ceux qui la défendent, de tels actes furent réputés glorieux chez les anciens et le seront toujours chez les modernes. Nous ne contestons pas au marquis de La Romana, sous ce rapport, le tribut d'éloges que ses concitoyens lui ont décerné ; mais est-il possible, en France, d'approuver la protection qu'il manifeste vouloir accorder à ceux qui assassinèrent un jeune officier plein de courage et qui voulait défendre les jours menacés de son général ? Est-il jamais une circonstance où le sang d'un assassin puisse être considéré comme précieux? Justifier et préconiser un crime de cette nature, n'est-ce pas, en quelque sorte, s'en déclarer le complice, et faire cause commune avec ceux qui le commirent?

Il est difficile de se persuader que le marquis de La Romana, avec des sentiments élevés et une instruction peu commune, fût capable de s'associer, seulement par la pensée, avec de vils assassins.

Quant à la duplicité qu'il montra en cette circons-

---

[1] Voir pièces justificatives (L).

(c) 2007 Ministerio de Cultura

tance (duplicité complétement inutile au succès de son entreprise), il nous semble qu'on ne peut l'expliquer que par la crainte où il était d'éprouver le même sort que le capitaine-général D. Miguel Saavédra, le général Solano, et d'autres grands personnages immolés par une populace effrénée ; il faut le plaindre de s'être cru obligé d'approuver les violences de celle qui était en Séeland. Nous donnons le nom de populace effrénée aux révoltés espagnols détachés dans cette île, car on ne peut plus honorer du nom de soldats des militaires qui ont brisé tous les liens de la discipline, et ont trempé leurs mains dans le sang de ceux qui les commandaient. Si le général espagnol eût conservé assez de calme pour réfléchir au rôle qu'il allait remplir, on est en droit de présumer que, maître comme il l'était de la Fionie (puisqu'il n'y avait que quelques compagnies danoises), séparé des troupes françaises par le petit Belt, protégé par la marine anglaise, il pouvait sans danger proclamer ses projets, sinon d'avance, du moins au moment de leur exécution, annoncer qu'il partait avec ses troupes pour défendre sa patrie, écrire à son général en chef et aux généraux avec lesquels il avait eu des relations intimes, qu'en devenant l'ennemi du gouvernement français, il espérait conserver l'estime de ceux qui lui avaient témoigné des sentiments semblables. Une déclaration solennelle de ce genre aurait donné à son entreprise un caractère loyal et chevaleresque qu'eussent apprécié tous les militaires et les peuples civilisés.

(c) 2007 Ministerio de Cultura

Les hommes qui comptent pour quelque chose la discipline et la morale dans les armées, croiront peut-être que, dès que les Espagnols révoltés en Séeland eurent été désarmés et renvoyés sous escorte dans le Jutland, un tribunal militaire fut formé pour procéder à la recherche des principaux coupables et les livrer à la sévérité des lois. Le général Fririon, qui commandait les troupes alliées en Séeland, avait fait observer au général en chef de l'armée française qu'il lui était impossible de procéder juridiquement à la recherche des coupables, attendu que les officiers français de son état-major étaient tous parties plaignantes, et que les officiers espagnols, sans être précisément complices, étaient, en grande partie au moins, coupables de faiblesse. On ne pourra se défendre d'un sentiment pénible, quand on saura que les révoltés de la Séeland jouirent, à leur arrivée dans le nord de l'Allemagne, de l'impunité que leur avait souhaitée le marquis de La Romana. En France même, où ils séjournèrent quelque temps, on ne se doutait pas du crime qu'ils avaient commis (les journaux français ayant dû garder le silence sur leur rébellion); ils jouirent de la même considération que ceux qui avaient suivi leur général partant pour l'Espagne; on leur prodigua des applaudissements, et même des secours de toute espèce. Par cette confusion du juste et de l'injuste, du crime et de la vertu, des assassins se crurent des héros.

Dans la Séeland, où la révolte avait eu lieu, la

(c) 2007 Ministerio de Cultura

vérité se montra dans tout son jour. Le roi de Danemark, instruit par quelques officiers danois qui étaient à Roeskilde, de tous les détails de l'insurrection, rendit justice au noble dévoûment et à la conduite héroïque du jeune Marabail. Ce sage et vertueux monarque pensa qu'un officier qui avait affronté la mort pour sauver son général, méritait au moins les honneurs funèbres qu'on rend aux officiers supérieurs.

Le convoi de Marabail fut accompagné par LL. AA. les princes de Hesse, tous deux généraux au service du roi de Danemark ; par les généraux danois, les officiers supérieurs et autres résidant à Copenhague.

Beaucoup d'habitants de cette capitale y vinrent spontanément. Peu de cérémonies funèbres furent faites avec plus de pompe et de recueillement, tant était grande l'indignation que les princes, les militaires de tout grade, et les Danois en général, avaient éprouvé en apprenant la catastrophe de cette sanglante tragédie, que repoussent leur loyauté et leurs mœurs patriarcales.

Sa Majesté fit faire à Roeskilde même une information, [1] pour constater d'une manière authentique tous les faits relatifs à l'insurrection. Si l'on veut remonter aux causes qui l'ont fait naître, et réfléchir aux funestes effets qui l'ont suivie, il en résultera peut-être d'utiles et importantes leçons.

---

[1] Voir les pièces justificatives (M).

(c) 2007 Ministerio de Cultura

Une première question se présente d'abord, c'est celle de savoir s'il n'est pas contraire aux intérêts d'une armée, de placer un corps considérable de troupes étrangères alliées dans une île ou dans une position isolée et accessible aux flottes de l'ennemi.

En second lieu, est-il prudent de ne mettre, sous les ordres d'un officier général, que des troupes étrangères à sa nation, surtout quand il est détaché de l'armée?

Il est évident que l'ignorance où il est de la langue et des habitudes de ceux qui lui sont momentanément subordonnés, en fait lui-même un étranger aux yeux de ses troupes et l'expose à être victime de tous les complots qu'on peut former en sa présence et sans qu'il s'en doute. S'il succombait seul, ce ne serait qu'un malheur individuel pouvant donner lieu à quelques regrets de la part de ceux qui lui sont attachés, mais avec lui succombe l'autorité des chefs, et dès lors le pouvoir suprême est lui-même compromis.

On a pu remarquer qu'une des causes occasionnelles de l'insurrection de la Séeland, fut le serment qu'on voulut faire prêter aux troupes espagnoles pour le nouveau roi qui leur avait été imposé. Il résulte de là une observation non moins grave, c'est qu'il est souvent dangereux d'exiger des troupes ce qui répugne à leur conscience. Les généraux, les officiers supérieurs et tous les chefs quelconques n'ont, comme on sait, qu'une force morale, et s'il arrive que les masses, soulevées par quelques me-

(c) 2007 Ministerio de Cultura

sures inconsidérées, s'avisent de faire l'essai de leur force physique, dès lors les lois restent muettes, la violence succède à l'ordre légal, et l'on ne peut plus calculer la somme des maux dont l'État est menacé.

(c) 2007 Ministerio de Cultura

# PIÈCES JUSTIFICATIVES.

---

## (A)

*Lettre du maréchal Bernadotte, prince de Ponte-Corvo, à M. le général Fririon.*

A Flensbourg, ce 28 mai 1808.

A M. le général Fririon,

S. M. l'empereur et roi, ayant décidé qu'un détachement de mon corps d'armée passerait en Séeland pour défendre cette île conjointement avec l'armée danoise, j'ai cru ne pouvoir choisir un meilleur officier général que vous pour commander ce corps détaché. Il doit être composé de six bataillons espagnols, dont trois du régiment des Asturies et trois de Guadalaxara, d'une batterie de six pièces de campagne et d'un escadron de dragons. Sur ce nombre, environ douze cents hommes sont déjà dans l'île, le reste y passera successivement.

Vous vous rendrez de suite en Fionie auprès du général marquis de La Romana; vous prendrez de lui des renseignements sur la capacité des chefs espagnols qui doivent servir sous vos ordres; vous le prierez de vous instruire de l'esprit qui anime les officiers et les soldats; vous lui demanderez de vous désigner

(c) 2007 Ministerio de Cultura

ceux qui sont connus comme peu zélés pour leur service.

Les troupes espagnoles sont braves et faciles à conduire; elles sont sobres et persévérantes; vous veillerez à ce que le soldat ait tout ce qu'il est en droit d'exiger, et vous maintiendrez une discipline sévère et uniforme. Vous défendrez surtout aux officiers de maltraiter en propos, gestes ou faits, aucun sous-officier ou soldat, et vous ferez juger selon la rigueur des lois espagnoles tout soldat qui méconnaîtrait l'ordre ou l'autorité de ses officiers. Le soldat espagnol demande à être puni sans passion, il aime les chefs qui joignent à la justice beaucoup de fermeté!

Après que le marquis de La Romana vous aura donné les notions relatives aux troupes que vous devez commander, vous passerez en Séeland; vous vous rendrez auprès de S. M. le roi de Danemark pour lui annoncer l'objet de votre mission.

L'intention de l'empereur est que les troupes sous vos ordres agissent ensemble et ne soient jamais séparées. Si les Anglais ou les Suédois venaient à débarquer en Séeland, le roi de Danemark pourrait, comme il le jugerait à propos, vous placer à une aile, au centre ou à l'avant-garde de son armée; je suis persuadé que partout où vous vous trouverez placé, vous justifierez la confiance de l'empereur.

Vous recevrez les ordres du roi de Danemark, ou, en son nom, de son quartier général.



(c) 2007 Ministerio de Cultura

Les troupes espagnoles sont impétueuses ; enlevées par un officier de votre trempe, et donnant en masse, elles seront capables, je n'en doute pas, de déterminer le sort d'une affaire ; je désirerais donc, de préférence, qu'elles formassent la réserve ; dans cet ordre de bataille, elles pourraient toujours ou décider la victoire, ou du moins soutenir les troupes qui se trouveraient forcées ; vous ferez ces observations au roi, et vous ne manquerez pas de lui dire que je tiens beaucoup à ce que vous fassiez la réserve.

Si l'ennemi venait à opérer une descente en Séeland, ce serait sans doute le plus près possible de Copenhague ; il me paraît donc qu'un corps serait avantageusement placé à Roeskilde ; il aurait le double avantage de se trouver au centre et de pouvoir se porter sur le premier débarquement, s'il venait à s'effectuer dans la baie de Kïoge, ou par le lac d'Isefiord.

Vous fixerez aussi l'attention du roi sur l'île de Moën, dont l'ennemi chercherait sans doute à s'emparer, s'il venait en Séeland, pour couper nos communications.

Dans vos entretiens avec Sa Majesté, vous tâcherez de lui persuader de ne jamais disséminer ses troupes en cas de combat ; il doit frapper des masses et étonner son ennemi aussitôt après son débarquement. Les Anglais sont méthodiques ; ils sont accoutumés à la guerre réglée : ainsi, les mouvements rapides auront toujours l'avantage sur eux, lorsque ces

(c) 2007 Ministerio de Cultura

mouvements seront contenus par une bonne réserve. Il ne faut donc pas leur laisser le temps de se retrancher, ni même de s'établir ; on doit les attaquer sitôt qu'ils ont mis pied à terre, et, pour y parvenir plus facilement, il est nécessaire que les troupes soient campées près des points où le débarquement est le plus probable. Vous aurez, pour composer votre état-major, le lieutenant-colonel Blésimare, un officier d'artillerie et un officier du génie; le commissaire des guerres Bourdon, qui est déjà en Séeland, reçoit l'ordre de prendre le service de votre corps.

Dès que vous serez en Séeland, vous vous attacherez à instruire les troupes aux manœuvres les plus simples de notre ordonnance et les plus utiles à la guerre. Vous aurez une section des postes de l'armée, et vous m'adresserez par chaque courrier un rapport, soit qu'il y ait du nouveau ou non.

Recevez, monsieur le général, l'assurance de ma considération distinguée.

J. Bernadotte.

*N. B.* — Cette lettre est entièrement écrite de la main du maréchal, et l'original est dans nos papiers de famille.

---

**(B)**

Copenhague, 28 juin 1808.

Au quartier général
de notre résidence royale.

Persuadé que nos alliés prennent le plus vif intérêt à tout ce qui concerne la guerre contre nos ennemis

(c) 2007 Ministerio de Cultura

communs, nous vous envoyons, ci-joint, un procès-verbal des rapports contenant plusieurs affaires qui ont eu lieu entre notre armée norvégienne et l'armée suédoise, et entre nos chaloupes canonnières et des vaisseaux anglais, à différents endroits.

*(Suit le procès-verbal).*

---

(C)

Copenhague, 30 juin 1808.

Au quartier général
de notre résidence royale.

Au général Fririon.

Nous avons reçu votre rapport en date du 28 juin, et nous approuvons la distribution des villages que vous avez faite pour chaque compagnie, à l'égard du cantonnement destiné pour le régiment des Asturies; et nous approuvons de même que le départ des troupes de leur nation actuel soit fixé pour le 3 juillet, et, en conséquence de ceci, nous avons fait envoyer au commandant de place, à Fredensbourg, la route pour la marche de la compagnie espagnole qui se trouve en quartier dans ladite ville, de partir pour Nestved, le 2 juillet, et au commandant de Nestved de la faire partir le 3 juillet à Ringsted, où le colonel Delle-vielleuse pourra lui faire connaître sa destination.

Nous approuvons entièrement les dispositions que vous avez faites pour empêcher les réquisitions des

(c) 2007 Ministerio de Cultura

chevaux de poste par les officiers des troupes espagnoles, sans y être autorisés par un ordre supérieur ; mais pour ce qui regarde la réquisition des chariots et chevaux de paysans, il sera très avantageux pour notre service que les mêmes règles fussent suivies par les troupes espagnoles que celles qui sont fixées pour vos troupes. Ce qui est d'autant plus nécessaire, comme les troupes espagnoles sont en cantonnement au milieu de l'île et le long de la chaussée, où, par conséquent, sont les transports militaires, les trains d'artillerie, les fourrages ; les transports pour les magasins de bled passent et que ces paysans doivent voiturer, qui par là se trouvent surchargés de corvées. Les règles sont les suivantes :

*(a)* Aucune voiture ne peut être requise pour aucun voyage particulier, sous quel nom que ce fût.

*(b)* A l'armée danoise, les officiers marchent à pied auprès de leur bataillon.

*(c)* Dans le service, on accorde une voiture à l'officier commandant, mais il n'appartient qu'au général de déterminer si une voiture lui doit être accordée, et elle est requise chez le commandant de place, en présentant le passe-port accordé.

*(d)* Dans des cas extraordinaires, dans lesquels un transport à l'instant serait nécessaire, comme par exemple pour le transport des malades à l'hôpital ou dans des cas malheureux qui pourraient arriver pendant que les troupes seraient en marche, ou se trouveraient en cantonnement, il est permis au

(c) 2007 Ministerio de Cultura

commandant du bataillon de requérir chez le commandant militaire s'il y en a un, ou chez le prévôt du village, les voitures nécessaires, mais avec l'obligation que le chef du régiment en fasse le rapport après au général.

*(e)* Nous accordons pour le transport des bagages des troupes espagnoles : pour le chef du régiment, deux voitures; pour l'état-major du bataillon, quatre voitures; et trois voitures par compagnie, étant informés que les compagnies espagnoles sont plus fortes qu'à l'ordinaire.

Nous avons aussi appris avec plaisir les ordres que vous avez donnés par rapport à la couche *(sic)* des soldats, et pour prévenir les incendies qui pourraient être occasionnés par la négligence, en fumant ou en employant le feu.

Nous avons reconnu, dans ces dispositions, du zèle pour notre service et le bien du pays, ce qui nous a donné une véritable satisfaction. Étant persuadé que ces mêmes sentiments vous animeront constamment, nous ne manquerons pas de vous donner dans toutes les occasions des preuves de notre bienveillance.

Donné au quartier général de notre résidence royale.

Signé : FRÉDÉRIC, roi.

*N. B.* — Cette lettre est copiée sur l'original telle qu'elle a été écrite, et tel qu'il existe encore dans nos papiers de famille.

---

(c) 2007 Ministerio de Cultura

## (D)

*Extrait d'une lettre écrite par le général Fririon à son oncle, le général Fririon, Inspecteur aux revues à Munster (Westphalie).*

A Roeskilde, près Copenhague, 5 juillet 1808.

..... J'ai sous mes ordres des troupes espagnoles ; elles sont d'assez bonne volonté, mais les longues routes qu'elles ont faites les ont empêchées de s'instruire ; après avoir pris quelque connaissance du pays, je me suis mis à leur instruction, de sorte qu'il faut que je tâche de jargonner quelques mots espagnols et danois. J'ai soumis à S. M. le roi de Danemark mes réflexions sur la défense du pays, j'en ai été fort bien accueilli, je corresponds directement avec elle, et ses lettres sont toujours bienveillantes.....

N. Fririon.

---

## (E)

*Au général Fririon, commandant les troupes espagnoles en Séeland.*

A Rensbourg, 21 juillet 1808.

Je viens de recevoir, mon cher général, votre lettre du 10 de ce mois; j'ai répondu exactement à toutes celles que vous m'avez adressées ; je suis bien étonné

(c) 2007 Ministerio de Cultura

que vous n'ayez pas reçu les miennes, elles vous sont sans doute parvenues à présent.

Le prince trouve bon, et même convenable, que vous fassiez usage des mots d'ordre qui vous sont adressés par le roi. J'ai donné connaissance à Sa Majesté de la peine que vous prenez pour familiariser les Espagnols avec nos manœuvres, elle me charge de vous en faire ses remercîments ; elle pense que vous aurez atteint le but, si vous parvenez à les mettre en état de bien charger leurs armes et de faire des ploiements et des déploiements, c'est tout ce qu'il faut pour bien se battre, si l'ennemi se présente. Et nous aussi, mon cher général, nous nous occupons d'exercices. Le prince, dans ce moment, visite ses camps et fait manœuvrer les troupes.

Je vous ai fait plusieurs fois l'offre de vous envoyer des fonds, si vous en aviez besoin ; je vous les renouvelle encore aujourd'hui pour remplir le vœu de Son Altesse, qui serait fâchée que vous fussiez au dépourvu. Vous trouverez, ci-joint, les derniers journaux que je vous ai fait conserver.

Recevez, mon cher général, une nouvelle assurance de mon parfait et sincère attachement.

*Le Général, Chef d'état-major,*
*Major général,*

Signé : GÉRARD.

---

(c) 2007 Ministerio de Cultura

## (F)

*Extrait d'une lettre du général Fririon à son oncle, à Munster.*

A Roeskilde, 22 juillet 1808.

Au quartier général.

..... Je fais deux heures d'exercice le matin avec les sous-officiers, et trois heures avec la troupe le soir. Ce n'est pas une petite besogne, je vous assure; faire oublier d'anciennes habitudes, en faire contracter de nouvelles, parler à des hommes dont je n'entends pas la langue, expliquer dix fois la même chose, instruire des officiers dont quelques-uns ne sont pas bien aises de se trouver écoliers, corriger la traduction de notre ordonnance, qui a été faite à la hâte, telles sont mes occupations journalières. Je trouve assez de docilité et de patience dans le soldat; mais quelquefois l'ennui se montre chez quelques officiers, je n'ai pas l'air de m'en apercevoir et ils ne peuvent pas se plaindre, attendu que je suis toujours avec eux. J'ai tellement à cœur de les mettre sur un certain pied, que je ne vais point à Copenhague, malgré l'accueil que m'ont fait le roi et les princes.

Comme mes chevaux sont encore à Nyeborg, en Fionie, en attendant l'éloignement momentané des Anglais, j'ai toujours couru à pied; je n'ai pu encore trouver à acheter que des chevaux ruinés et hors de prix; tous les bons chevaux sont à des propriétaires

(c) 2007 Ministerio de Cultura

riches qui ne veulent pas s'en défaire. Sa Majesté vient de m'en envoyer un, sellé et bridé.....

..... J'ai aujourd'hui précisément trois bataillons campés près Roeskilde, à une petite portée de canon; un autre bataillon est à Roeskilde, les deux derniers sont cantonnés aux environs. Ces six bataillons sont maintenant complets, et il ne manque plus que l'artillerie et la cavalerie ; mais si je dois agir, le roi m'en a promis.....

..... J'ai eu avant-hier la visite du prince Christian, il est venu nous voir faire l'exercice avec la princesse son épouse et les princesses, ses deux sœurs. Je l'ai reçu de mon mieux, il a été fort content et m'a beaucoup engagé à aller le voir à Sorgenfrie, château royal à deux lieues de Copenhague; je l'ai remercié, en motivant mon remercîment sur le désir que j'ai de pousser l'instruction de mes troupes pendant les beaux temps.....

Signé : N. Fririon.

---

## (G)

*A Monsieur le général Fririon, commandant le corps détaché en Séeland.*

Travemunde, le 1er août 1808.

J'ai reçu, mon cher général, vos lettres des 19 et 23 juillet; je vous ai marqué dernièrement que le brigadier Dellevielleuse est un des premiers officiers de la division espagnole que j'aie cru devoir recom-

(c) 2007 Ministerio de Cultura

mander à la justice et aux bontés du roi. Je ne doute pas qu'il ne reçoive sous peu un témoignage particulier de l'estime de Sa Majesté. Je ferai également tout ce qui est en mon pouvoir pour faire obtenir au lieutenant-colonel Marti la récompense de son zèle et de ses bons services.

Je vous prie de vous assurer si la solde des deux régiments espagnols sous vos ordres se trouve au courant, et de faire dresser un état de ce qui pourrait être dû aux officiers pour appointements arriérés ou pour toute autre indemnité.

Je suis instruit qu'il a été adressé à divers officiers de la division espagnole, par le parti des insurgés, des lettres insidieuses ; prévenez-les tous contre ces écrits mensongers, et dites-leur que les dernières nouvelles que j'ai reçues du roi sont des plus satifaisantes. Sa Majesté m'a écrit de Burgos. Partout elle avait été accueillie avec toutes les marques de l'allégresse la plus vive et la plus générale. Des députations de toutes les provinces étaient venues au devant d'elle, et il n'est pas douteux que l'arrivée de Sa Majesté à Madrid n'achève de faire rentrer tout dans l'ordre. Je vous recommande aussi de veiller à ce qu'aucun agent du parti anglais ne puisse communiquer avec les troupes sous vos ordres. Je sais que des émissaires ont été envoyés dans ce pays pour tâcher de corrompre l'esprit de la division ; quelque impuissants que soient leurs efforts, il n'est pas moins essentiel de rechercher les agents qui auraient pu

(c) 2007 Ministerio de Cultura

pénétrer en Séeland, afin de les faire juger suivant les rigueurs des lois. J'ai vu avec la plus grande surprise dans la feuille intitulée *Dagen,* qui s'imprime à Copenhague, n° 124, sous la date du 19 juillet, des articles dont l'impression ne devrait pas être tolérée par un gouvernement ami et allié de la France. Je vous engage, mon cher général, à causer de cela avec M. Didelot, et à lui dire combien la conduite de la police danoise me paraît blâmable. C'est un nommé Herman-Carl Meinig, demeurant à Copenhague, qui correspond avec les gazetiers d'Hambourg et qui leur transmet toutes ces nouvelles anglaises. Il est bien à désirer que M. Didelot empêche, dorénavant, la publication de tout article mensonger ou exagéré sur les affaires d'Espagne.

Je vous invite, mon cher général, à célébrer le mieux qu'il vous sera possible la fête de S. M. l'empereur et roi. Vous réunirez les troupes ce jour-là, et vous leur ferez exécuter les manœuvres de guerre et l'exercice à feu; si votre artillerie est arrivée, vous ferez exécuter quatre salves de trente coups; la première, le 14, au coucher du soleil, et les trois autres dans la journée du 15. Je désire aussi que vous réunissiez à dîner le corps d'officiers, pour y porter la santé de Sa Majesté.

Je vous renouvelle l'assurance de mon bien sincère attachement et de mon estime.

Signé : BERNADOTTE.

---

(c) 2007 Ministerio de Cultura

## (H)

*Extrait de la correspondance du général Fririon à son oncle.*

Copenhague, 3 août 1808.

..... Je vous adresse copie du rapport que je viens d'envoyer à S. A. le prince de Ponte-Corvo, il vous mettra au fait de la catastrophe survenue à Roeskilde, à l'occasion du serment; vous verrez en le lisant que c'est par un bonheur inespéré que j'ai pu sortir sain et sauf de cette funeste insurrection. La conduite des troupes est d'autant plus inconcevable que j'avais toujours usé envers elles de procédés qui devaient me les attacher, et les hommes disaient même souvent que j'avais été choisi exprès pour eux; j'avais tous les jours à ma table six ou sept officiers espagnols. Une demi-heure avant l'événement, les soldats saluaient mes officiers avec respect, et rien ne pouvait faire deviner une scène de cette nature. Plusieurs lettres reçues de l'Espagne, avant cette affaire, et où on grossissait les choses, les avaient mis dans une certaine fermentation; tout ce qu'on pouvait supposer, c'est qu'ils avaient du chagrin, mais il n'y avait aucune raison de penser que leur animosité se porterait sur ceux qui ne leur avaient fait que du bien.

Fort de ma conscience et de ma conduite, je n'ai

(c) 2007 Ministerio de Cultura

que le chagrin que m'a causé une scène de ce genre, et la perte d'un jeune officier que j'aimais beaucoup...

signé : N. Fririon.

---

(I)

*Du marquis de La Romana à M. le général Fririon, commandant les troupes alliées en Séeland.*

Nyeborg, le 16 juin 1808.

J'ai chargé le lieutenant-colonel D. Ramon Marti, officier adjoint à l'état-major de ma division, de vous remettre la présente. C'est un militaire instruit, rempli de zèle et de bonne volonté, auquel vous pourrez vous adresser pour tout ce qui a rapport aux détails des corps qui passent en Séeland, étant chargé particulièrement de cette partie, ainsi que de la correspondance de ces corps avec le reste de la division.

Ce soir, si le vent se soutient favorable, je compte faire embarquer à *Kierteminde* le troisième bataillon de Guadalaxara, ainsi que le matériel et le personnel de l'artillerie ici dans ce port. Je ne sais si les chasseurs trouveront place, mais je ferai tout mon possible pour qu'au moins vos chevaux passent; j'ai envoyé le reste d'Asturies à Langeland, et je compte y envoyer aussi les deux autres bataillons de Guadalaxara.

Je me suis bien volontiers acquitté de votre commission auprès de madame Iuel, qui s'est montrée on

(c) 2007.Ministerio de Cultura

ne peut plus sensible à votre souvenir; elle m'a chargée de vous en témoigner sa reconnaissance, ainsi que M. le baron. Quant à ce qui me regarde, je suis tellement pénétré, mon cher général, de vos sentiments d'amitié envers moi, que je me ferais un vrai plaisir de vous prier aussi de présenter mes hommages à quelque belle dame de Copenhague, si j'en connaissais quelqu'une, quoique les ultramontains se ravisent un peu sur cette matière.

Je vous souhaite toute sorte de bonheur en vous priant d'agréer, mon cher général, l'expression de mes sentiments distingués et de ma haute considération.

Le général Mis DE LA ROMANA.

---

(J)

*Le marquis de La Romana au général Fririon, en Séeland.*

Nyeborg, le 17 juillet 1808.

J'ai fait partir de suite, mon cher général, le paquet avec la feuille de route pour le nommé Panot, qui se trouve à Kierteminde depuis quelques jours, avec le détachement de cavalerie et vos chevaux, attendant le vent favorable pour être, de là, transportés en Séeland. Je prévoyais bien les difficultés qui se présentaient ici, aussi les fis-je partir pour Kierteminde avec tous les dépôts des deux régiments qui sont en

(c) 2007 Ministerio de Cultura

Séeland. Cependant, la sortie de Kierteminde n'est pas actuellement aussi facile que vous avez pu le croire. Le malheur d'avoir laissé entre les mains de l'ennemi un des bateaux qui venaient de Corsoër, a fait que celui-ci augmente de surveillance et de forces sur ce point; de sorte que je crains que vous n'ayez pas de sitôt vos montures.

Faites-moi l'amitié de me dire franchement sur quel pied vous avez trouvé mes Espagnols. L'instruction ne peut pas être grand'chose, attendu le peu d'espace et de temps qu'ils ont eus, mais ils ont de la bonne volonté, cela suffit et peut suppléer.

J'ai l'honneur de vous renouveler, mon cher général, l'assurance de mon sincère dévoûment et de mes sentiments distingués.

Le général M^is^ DE LA ROMANA.

*P. S.* Sa Majesté Impériale et Royale a bien voulu me donner l'Aigle d'Or de la Légion d'honneur, et j'ai cru que vous ne seriez pas fâché de savoir cette nouvelle.

---

## (K)

*A M. le général Fririon, commandant les troupes alliées en Séeland.*

Nyeborg, le 7 août 1808.

Vous devez bien concevoir, mon cher général, comme j'ai été pénétré de douleur du malheureux

(c) 2007 Ministerio de Cultura

*accident* survenu à Roeskilde, malgré la foule de circonstances qui l'ont pu amener ; cependant rien ne peut laver un tel excès, et j'espère qu'on parviendra à connaître les coupables et qu'on en fera une justice exemplaire.

Au milieu de tant d'amertumes, il m'est bien satisfaisant de savoir, général, que le respectable brigadier Dellevielleuse et les autres individus de son régiment qui ont contribué à vous mettre en sûreté, ont rempli leur devoir d'une manière qui vous a dû être agréable. Je vous prie de vouloir bien leur témoigner ma reconnaissance. Vous aviez raison de juger que le détachement d'artillerie ne doit pas passer en Séeland dans ces circonstances, aussi le retiendrai-je ici, et il ne sera pas question de le transporter.

J'ai été vivement affecté, comme vous pouvez l'imaginer, du malheureux sort de M. Marabail, et il ne me reste qu'à verser des pleurs sur sa destinée.

Je ne sais comment je vous écris, tellement je suis affligé; ce n'est que pour vous renouveler l'hommage de mon sincère dévoûment et de ma considération la plus distinguée.

Le général M^is^ DE LA ROMANA.

---

## (L)

Nyeborg, le 7 août 1808.

Mon cher Dellevielleuse, la situation de votre régiment et de celui de Guadalaxara, ainsi que l'incertitude de leur sort, me remplissent d'affliction, parce



(c) 2007 Ministerio de Cultura

que je crains que les Français n'exigent un châtiment rigoureux, et *je suis résolu à ne pas consentir qu'il soit versé une seule goutte du sang précieux de nos vaillants soldats.*

Je viens de voir un de nos officiers qui m'apporte des dépêches de la Junte suprême de Galice, et une lettre du général Morla, qui m'annonce l'arrivée dans ces parages d'une escadre et d'un convoi anglais, pour nous transporter en Espagne, afin que nous puissions prendre part à la défense de la juste cause de notre patrie. On me donne dans ces lettres le détail des troupes qui manœuvrent en Galice, en Andalousie, en Estramadure, à Valence, en Aragon, en Castille. On me marque en même temps que l'organisation d'autres corps beaucoup plus nombreux se poursuit avec activité, attendu qu'il est nécessaire d'avoir quatre cent mille hommes à la frontière de France au commencement de septembre. Les nôtres se sont emparés de l'escadre française qui était à Cadix, et ont détruit divers corps de troupes qui ont voulu pénétrer dans les provinces.

« Je suis Espagnol, et résolu à prendre part aux » destins glorieux de la patrie. Tout est préférable » à vivre dans la vile dépendance dans laquelle nous » sommes, et je suis décidé à m'embarquer avec les » troupes qui voudront me suivre. » [1]

---

[1] Le paragraphe ci-dessus est cité dans la *Biographie universelle*, à l'article La Romana.

(c) 2007 Ministerio de Cultura

J'écris au roi de Danemark pour lui demander de permettre de passer dans l'île de Langeland, lui promettant de ne pas commettre la moindre hostilité sur son territoire, ni de consentir que d'autres en commettent, et je charge l'officier porteur de cette lettre de ne la remettre qu'après vous avoir vu, ainsi que Martorell,[1] à qui j'écris la même chose afin de savoir s'ils sont décidés à me suivre avec leurs officiers et leurs soldats.

Il serait convenable que vous fissiez en sorte de vous emparer de quelque place, si vous le pouvez, pour être à couvert de toute insulte de la part des Danois; il serait bon que ce fût sur la côte, en attendant que vous ayez pu vous procurer des bâtiments pour le passage. Si vous pouviez vous placer à Corsoër, ce serait le plus convenable, parce que de là peut-être vous pourriez éviter le passage du Belt, sinon il faudra vous embarquer directement sur les vaisseaux qui doivent arriver; quoique je croie plus prudent que vous veniez à Langeland, pour que vous soyiez plus tranquilles, et afin que de notre côté nous puissions accourir à la défense du Petit-Belt, dans le cas où les Français viendraient nous attaquer dans la Fionie.

J'écris dans ce moment aux chefs qui sont dans le Jutland, pour les prévenir que, s'ils veulent me suivre, ils passent sans perdre une minute le Petit-Belt,

---

[1] Colonel du régiment de Guadalaxara.

(c) 2007 Ministerio de Cultura

afin de nous réunir tous dans la Fionie et dans l'île de Langeland, pour éviter que les Français puissent empêcher l'exécution de nos nobles désirs.

Adieu, mon cher ami, répondez-moi à l'instant et comptez sur votre affectionné.

*Nota.* — La lettre ci-dessus, traduite de l'espagnol, n'était pas signée par le marquis de La Romana; elle était sous enveloppe, avec le triple cachet de ses armes.

Elle se trouve dans nos papiers de famille.

---

Monsieur,

Quelle triste catastrophe, mon général! elle a causé la mort d'un aimable officier, elle aurait pu avoir des suites plus funestes encore. J'étais trop connu des Espagnols pour pouvoir vous servir de guide, ce que j'ai pourtant voulu faire; mais mon fils ne le voulait pas permettre, et comme, à la vérité, il pouvait vous être plus utile que moi, j'ai cédé cet honneur à lui et mon jeune commis Borup. Navré de douleur, je ne puis écrire; donnez-moi bientôt de vos nouvelles et agréez la haute considération avec qui j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

TRESCHOW.

A Roeskilde, 1er août 1808.

---

(c) 2007 Ministerio de Cultura

## (M)

*Extrait du registre de la police de la ville de Roeskilde.* [1]

L'an 1808, jeudi 1er septembre, une cour de police fut établie et tenue dans la maison de ville de Roeskilde, conformément à l'ordre du bailli, le conseiller des conférences Treschow, du 30 du mois passé, portant que S. M. le Roi venait d'ordonner qu'il serait procédé à un interrogatoire sur la révolte des troupes espagnoles, le 31 juillet dernier, et sur le meurtre qui s'ensuivit sur le lieutenant français Marabail, lequel fut produit de la teneur qui suit :

*Pro memoriâ.*

Sous la date d'hier, il a plu à S. M. le Roi d'envoyer au commandant de la place constitué à Roeskilde, M. le major Von Heinen, l'ordre ci-après :

« Au sujet de la très-humble demande sous la date » d'hier, occasionnée par les instances du général » Fririon, de faire rédiger un procès-verbal sur le » meurtre commis, le 31 juillet, sur le lieutenant » Marabail, nous t'indiquons, par ces présentes, que, » puisque d'après ton rapport il se trouve, tant à » Roeskilde que hors de ladite ville, plusieurs per- » sonnes qui, plus ou moins, ont été témoins oculai-

---

[1] Cet extrait, ainsi que les pièces relatives à l'information, sont la copie *littérale* de la traduction qui en a été faite en français par ordre de S. M. le roi de Danemark.

(c) 2007 Ministerio de Cultura

» res de la marche de la rébellion, tu dois faire pro-
» céder, par les officiers compétents, à un interroga-
» toire là-dessus, et nous l'envoyer. »

Pour satisfaire à cet ordre royal, il vous est enjoint par ces présentes, Monsieur, d'interroger aussitot que possible les personnes qui, plus ou moins, ont été témoins oculaires de la révolte des troupes espagnoles à Roeskilde, le 31 juillet dernier, et qui pourront donner des éclaircissements quelconques sur le meurtre commis, durant l'émeute, sur le lieutenant français Marabail. Vous voudrez, Monsieur, à cet effet, par un avis public, assigner toutes les personnes qui pourraient donner des éclaircissements quelconques, ceux encore présents à Roeskilde et environs, à comparaître dans la maison de ville, pour donner leur réponse de bouche; les absents, au contraire, à vous les communiquer par écrit. Aussitôt que tous les éclaircissements nécessaires auront été procurés et l'interrogatoire fini, vous voudrez bien, Monsieur, en envoyer l'acte à M. le major Von Heinen, pour être très-humblement remis à S. M. le Roi.

Signé : TRESCHOW.

*A Monsieur le Commissaire d'agriculture*
*et Juge de ville Muller.*

(Produit à la cour de police de la ville de Roeskilde, le 1er septembre 1808.)

(Treize témoins oculaires, tous Danois et Danoises, ont été entendus concernant la marche de l'insurrec-

(c) 2007 Ministerio de Cultura

tion et le meurtre de M. Marabail; leurs interrogatoires et leurs réponses se trouvent d'accord sur les faits principaux avec les détails donnés par M. le major Von Heinen, commandant de place à Roeskilde; M. le comte de Lüttichau, premier lieutenant dans le régiment de Fionie; M. d'Origny, capitaine danois; M. Schwartz, instructeur, et M. Ferral, lieutenant du régiment du corps norwégien; nous nous bornons à donner la copie de leurs rapports, d'après la traduction faite en Danemark, et qui a été remise au général Fririon.)

---

*Rapport du major Von Heinen, commandant de place à Roeskilde, sur la révolte des soldats espagnols, le 31 juillet, et le meurtre par eux commis du lieutenant Bruno Marabail, placé auprès de l'état-major général français, sous-lieutenant au 3e régiment d'infanterie légère.*

Déjà, l'après-midi du 31 juillet, les militaires du 1er bataillon du régiment des Asturies, cantonné à Roeskilde, se montrèrent très inquiets et très bruyants et marquèrent hautement leur mécontentement de devoir, le lendemain, prêter serment au nouveau roi d'Espagne. A leur revue ordinaire, le soir, à sept heures, ils se présentaient, sans en avoir des ordres, armés, et manifestaient, même quand les compagnies étaient formées, le même esprit de révolte. Je me rendis, avec mes adjoints du commandement, sur le

(c) 2007 Ministerio de Cultura

lieu où le bataillon était rangé, et je fus témoin que le brigadier-colonel Dellevielleuse, passant de compagnie à autre, fit former cercle, et tâcha, par des représentations, de calmer chaque compagnie en particulier ; mais les deux compagnies de grenadiers continuaient d'être aussi bruyantes, et, après que le bataillon s'était séparé, une partie s'acheminait en courant vers la rue du Palais. Au même instant, on me rapporta qu'un soldat espagnol avait, dans son quartier, chargé son fusil, ce que je dénonçai aussitôt à M. le colonel Dellevielleuse, qui là-dessus marcha à pas redoublés vers le palais, poursuivi par une troupe des grenadiers qu'il tâcha, à plusieurs reprises, de calmer chemin faisant. M. le capitaine d'Origny, que j'avais fait avertir préalablement de la conduite suspecte des Espagnols, s'y trouva de même. Comme je regardais moi-même comme mon premier devoir de rapporter incontinent à S. M. le Roi le commencement et la marche des affaires, j'ordonnai à ceux de ces officiers du commandement [1] qui étaient présents, d'aider, par des persuasions, à calmer les esprits, autant qu'il était en leur pouvoir, comme aussi, de moment à autre, de me donner rapport de la conduite des Espagnols, pour me mettre en état de rapporter continuellement. Ainsi, je n'étais pas présent

---

[1] Le mot commandement exprime, dans ce rapport et ceux qui suivent, ce qu'on appelle état-major de la place.

(c) 2007 Ministerio de Cultura

moi-même à l'assaut du palais ; mais, environ à huit heures, je fus averti par M. le lieutenant Ferral que deux officiers français étaient tués, ce qui pourtant fut révoqué plus tard, et il fut rapporté que le lieutenant Laloy s'était sauvé.

Après que tout sembla tranquille, je priai MM. les lieutenants Ferral et Lüttichau d'avoir soin que le corps mort du lieutenant Marabail fût logé en un endroit convenable ; sur quoi, il fut placé dans l'appartement de l'administrateur Swintd, où je le trouvai le lendemain. Mon séjour à Roeskilde était trop nouveau et mes occupations trop nombreuses pour avoir fait la connaissance du décédé Marabail ; mais le souvenir de son attachement et celui du lieutenant Laloy pour leur général ne s'effaceront jamais en moi.

La copie de la visite des pertes que le commissaire et juge Müller, à ma demande, fit faire, le lendemain, du corps du lieutenant Marabail tué, comme aussi le *visum repertum* que le docteur Rauchmaul en a donné, accompagnent ces présentes, comme un monument durable de la fureur avec laquelle il fut attaqué et tué.

Signé : HEINEN.

Du commandement de Roeskilde,
1er septembre 1808.

---

*Rapport de M. le capitaine d'Origny.*

Dimanche, 31 juillet 1808, le soir, environ à sept heures, une ordonnance vint m'avertir que le

(c) 2007 Ministerio de Cultura

1er bataillon des Asturies était, sur le marché de Roeskilde, en état d'insurrection.

Je m'empressai d'y aller, et les trouvai criant et répétant qu'ils ne voulaient pas prêter le serment qu'ils avaient à prêter le lendemain au nouveau roi d'Espagne.

En m'y acheminant, j'avais rencontré dans la rue les lieutenants français Marabail et Laloy, qui prenaient la route de Ringsted, probablement pour se promener ; je ne leur parlai pas. Plus tard, le palais où demeurait le général Fririon fut entouré, comme on sait, par une foule de soldats furieux qui tiraient et criaient sans cesse.

Vers les neuf heures du soir, comme je me trouvais environné de soldats espagnols du côté droit de la cour du palais, un des bas-officiers, que je ne connais pas, employé au commandement de la place, vint m'avertir que deux officiers français étaient tués ; je courus vers le lieu, du côté opposé, sous les fenêtres du corps-de-logis, où je vis le lieutenant Marabail étendu par terre, mort. Outre plusieurs blessures que je ne voyais que superficiellement, il avait reçu un coup de baïonnette dans le côté gauche de la poitrine, d'où le sang s'écoulait en abondance. Peu après, j'y retournai, et alors la plus grande partie de ses habits lui était enlevée.

Je n'ai plus rien à déclarer sur la mort du lieutenant Marabail, comme je ne le vis pas tuer ; j'ai seulement entendu, dans la maison de M. l'administrateur

(c) 2007 Ministerio de Cultura

Albrecht, que, lorsqu'il entrait, venant de la chaussée, à Roeskilde, on l'avait averti, hors de la maison de M. Albrecht, de ne pas aller plus loin, les soldats espagnols s'étant mis en posture de massacrer les Français. A cet avis, il n'avait répondu que par ces paroles : « Ah ! mon Dieu, le général ! » et avait couru vers le palais, où probablement il a trouvé la mort en entrant dans la cour.....

Signé : D'ORIGNY.

Ringsted, le 31 août 1808.

---

*Rapport fait en français par M. le comte de Lüttichau, lieutenant, etc.*

Moi, soussigné, déclare que, d'après la demande faite à moi par M. le major de Heinen, de dire tout ce que je pourrais savoir sur le compte de M. le lieutenant Marabail, je ne l'ai vu et connu qu'au moment où, me trouvant à la porte du château pour empêcher les soldats séditieux de l'enfoncer, il vint avec M. le lieutenant Laloy, pour entrer dans ledit château, et que, trouvant la porte fermée, ils furent exposés à toute la furie des Espagnols révoltés. M. Marabail fut arraché tout de suite de la porte, et tué sous les fenêtres de la chambre qu'occupait M. le colonel Marti, et, malgré mes efforts, M. Laloy aurait eu le même sort, si le colonel des Asturies, M. Dellevielleuse,

(c) 2007 Ministerio de Cultura

qui se trouvait par bonheur dans le château, n'eût ouvert la porte et ne l'eût fait entrer.

Signé : ANTOINE, comte de LUTTICHAU,

Premier Lieutenant dans le régiment
de Fionie.

Holdeck, le 2 septembre 1808.

---

*Rapport de M. Schwartz, instructeur.*

Dimanche, 31 juillet 1808, je vins en visite chez M. l'administrateur Albrecht, le soir à sept heures. Après y avoir passé quelques instants, un des domestiques de la maison raconta que les soldats espagnols s'étaient révoltés, couraient avec des fusils chargés à balle vers le palais, et qu'ils y déchargeaient leurs fusils. Quelque temps après survint un autre qui raconta que, tant ceux qui étaient au quartier dans la ville que ceux qui étaient au camp, étaient allés vers le palais, et qu'ils tiraient par les fenêtres du général français, pour le tuer, s'il était possible. Je dis à la société que j'allais faire un tour dans la ville, pour voir ce que c'était; mais on était d'avis que ceci pouvait être dangereux pour moi, et on me retenait. Je répondis qu'au moins j'allais me rendre près du commandement, pour savoir de quoi il s'agissait au fond, et que j'allais revenir avec des nouvelles sûres. On m'accompagna jusqu'à la rue, et, comme j'allais continuer mon chemin, l'une des dames s'écria « : Oh !

(c) 2007 Ministerio de Cultura

Dieu ! voilà les deux aimables et bons officiers français. » Ils venaient justement de la route qui mène à Ringsted. « Ils vont certainement se perdre, s'ils entrent en ville; ne devrions-nous pas les avertir ? me demanda-t-elle. Je les connais tous les deux, ce sont d'excellents jeunes hommes; l'un deux, Marabail, demeure chez nous. — Oui, madame, je crois même que c'est notre devoir. » Sur quoi, nous allâmes à leur rencontre. Nous étant approchés d'eux, M^me^ Rosenkilde me pria (sachant que je savais le français) de les avertir du danger qu'ils couraient. Après des salutations réciproques, je les abordai à peu près ainsi : « Messieurs, quoique je n'aie pas l'honneur d'être connu de vous, je crois de mon devoir de vous avertir de ne pas entrer en ce moment dans la ville; comme les soldats espagnols se sont mutinés et ont couru avec des fusils chargés à balle vers le palais, où ils tirent à travers les fenêtres du général Fririon, je crois qu'il serait plus prudent d'entrer ici chez M. l'administrateur, jusqu'à ce qu'on apprenne la tournure que cette insurrection va prendre; c'est ce que ces dames vous prient de faire, c'est ce que je vous demande aussi. » Avant d'avoir fini, Marabail s'écria : « Oh ! mon Dieu, mon général ! » Et il courut de toutes ses forces, avec l'autre officier Laloy, vers la ville. Après plusieurs expressions sur l'amabilité et la belle prestance de Marabail, je quittai les dames et m'en allai. Je vins chez le commandement... Bientôt on fut averti qu'un des ces officiers était tué par les rebelles,

(c) 2007 Ministerio de Cultura

et que c'était malheureusement Marabail. Que je fus stupéfait! que je devins triste à cette nouvelle!... J'avais vu un jeune homme beau, aimable, spirituel, dans la vigueur de la jeunesse, et trente minutes après, cet être, dont l'extérieur agréable m'avait enchanté, n'existait plus!

Le soir, lorsque la fureur des rebelles se fut exhalée et la foule se fut dissipée, j'accompagnai MM. les lieutenants Ferral et Thalbitzer, qui étaient commandés pour enlever le corps du malheureux Marabail. Non sans douleur, je marchai à travers la cour. Nous arrivâmes au palais, près duquel nous trouvâmes son corps étendu sur le pavé. Ici, je vis, pour la dernière fois, l'aimable jeune homme, victime de son devoir comme militaire, et de son dévoûment à son général. Heureux le général qui n'a, dans son état-major, que des Marabail et des Laloy, était ma pensée, lorsque je considérais ce jeune homme pâle, froid et sans vie, lui, dont le visage, peu auparavant, était coloré des roses de la jeunesse, dont l'âme resplendissait dans ses yeux pleins de feu. Ici, il était étendu, meurtri, percé de baïonnettes jusqu'au cœur, privé de tout, pillé jusqu'à la chemise; un sourire répandu sur sa physionomie, qui semblait annoncer la joie de son âme, dans ces derniers moments, d'avoir manifesté ce qu'il devait à son pays, à son général. Des arrangements furent pris pour faire transporter le corps de ce vertueux jeune homme à travers la fenêtre ouverte, et pour le placer sur la table ou sur le plancher.

(c) 2007 Ministerio de Cultura

Ceci est tout ce que je sais, concernant ce qui se passa à Roeskilde, le 31 juillet.

Signé : F. SCHWARTZ,
Instructeur.

Copenhague, le 6 septembre 1808.

(Pour le commandement, à Roeskilde.)

---

*Rapport de M. le lieutenant Ferral, lieutenant du régiment du corps norwégien.*

Quant à la mort du malheureux lieutenant Marabail, je ne saurais donner d'autre déclaration, sinon que j'étais dans la cour du palais, quand lui et le lieutenant Laloy entraient pour aller chez le général Fririon, du danger duquel, comme de celui auquel ils étaient exposés eux-mêmes; ils avaient été avertis par M^me^ Rosenkilde, hôtesse du lieutenant Marabail. Sur cet avis, ils s'empressèrent tous les deux, à ce que j'ai ouï, de venir au secours de leur général; mais ayant gagné la porte cochère du palais, ils furent aussitôt environnés des rebelles, que je vis les frapper à la tête des crosses de leurs fusils. Le nombre des soldats qui entouraient Marabail, et mes efforts pour dissiper ceux qui attaquaient le lieutenant Laloy, m'empêchaient de voir la suite de ce qui se passait.

Je quittai la cour du palais aussitôt que le lieutenant Laloy se fut sauvé dans le palais, pour rapporter

(c) 2007 Ministerio de Cultura

à M. le major ce qui venait de se passer. Retourné à l'endroit où Marabail était massacré, il se trouvait qu'en vrais brigands ils l'avaient pillé et déshabillé, à la chemise, au pantalon et aux bas près. Conformément à l'ordre de M. le major, plus tard, le lieutenant de Lüttichau et moi, nous fîmes enlever le corps en présence de plusieurs soldats espagnols, avec la décence qui était due aux restes d'un si brave officier, et il fut placé dans l'appartement de l'administrateur, au palais. Il n'y a aucun doute que ce ne fût leur dévoûment à leur général qui seul les précipita dans le malheur. Des assistants me racontèrent que lorsqu'ils entendirent quel risque le général courait, ils s'écrièrent : « Allons mourir avec lui! »

Ceci est tout ce que je saurais me rappeler de cette scène aussi remplie de troubles et de désordre.

Signé : Charles FERRAL.

Copenhague, le 8 septembre 1808.

*A M. le major Von Heinen, commandant de place à Roeskilde.*

Pour copie conforme :

Signé : C. HEINEN,

Major et commandant de place à Roeskilde.

*Pro verâ versione ex originalibus mihi exhibitis, die 21mo septembris 1808.*

*Quod attestor :*

Signé : G.-J. OLSEN NOSS,

Subs.

---

(c) 2007 Ministerio de Cultura

## (N)

*Extrait d'une lettre du général Fririon à son oncle.*

Copenhague, le 13 août 1808.

... Vous aurez été sans doute inquiet sur mon sort depuis les détails que je vous ai donnés, après le complot horrible du 31 juillet.....

S. M. le Roi a montré dans cette circonstance un grand caractère; une de ses craintes était que l'on ne vînt à supposer que je pouvais avoir quelques torts, mais l'insurrection de la Fionie prouve quelles ramifications avait cette horrible conspiration.

Quelques officiers espagnols me plaignaient, mais en secret; j'ose croire que S. M. l'Empereur et roi verra dans ma conduite un sujet fidèle et dévoué. J'ai fait dans cette catastrophe tout ce qui était humainement possible, et j'avais tout fait auparavant pour me concilier l'esprit de ces forcenés.....

..... Il est probable que les insurgés de Langeland auront intercepté mes lettres, je suppose que maintenant ils se seront embarqués avec les Anglais. Je n'aurais jamais cru le marquis de La Romana *capable* d'une trahison de ce genre; bref, j'espère que nous sommes quittes des ennemis du dedans, nous n'avons plus que ceux du dehors, mais nous les verrons venir.....

Signé . N. FRIRION.

---



(c) 2007 Ministerio de Cultura

(O)

*Au général Fririon, à Copenhague.*

Odensée, le 21 août 1808.

J'ai écrit ces jours derniers au Roi, mon cher général, pour le prier que les Espagnols désarmés soient renvoyés de Séeland sur le Continent, par détachements de deux cents hommes. Veuillez veiller à ce que cette opération se fasse avec les précautions qu'elle exige et le plus promptement possible. Ordonnez aussi que le général Gérard, chef d'état-major, soit toujours prévenu à l'avance du départ de chaque convoi et du lieu où il doit débarquer.

Je vous renouvelle,
mon cher général,
l'expression de mon attachement.

Signé : J. BERNADOTTE.

*P. S.* — Vous ferez arrêter le colonel du régiment de Guadalaxara et un lieutenant-colonel du même régiment, qui est désigné pour avoir insurgé son bataillon. Ne balancez pas non plus à faire saisir tous les officiers que vous croirez coupables; si la conduite du brigadier Dellevielleuse vous a paru un instant chancelante, marquez-le-moi, et surtout que son âge ni ses services ne soient pas des considérations propres à vous porter à l'indulgence.

Signé : *Bernadotte.*

---

(c) 2007 Ministerio de Cultura

## (P)

*Extrait d'une lettre du général Fririon à son oncle.*

Copenhague, le 2 septembre 1808.

..... Je vous adresse copie de deux lettres que j'ai écrites dans le temps; elles vous mettront au fait de ce qui ce tramait dans ce pays, si je n'avais pas intercepté les deux lettres les plus importantes du marquis de La Romana. Il disait aux deux colonels sous mes ordres de s'emparer d'une place en Séeland, pour être à l'abri des insultes des Danois. (Voir ces deux lettres contradictoires, K et L, pages 48 et 49.)

J'ai mis dans cette circonstance toute la célérité et l'activité possibles. J'ai trouvé, dans S. M. le Roi de Danemark, le désir le mieux prononcé pour étouffer cette rébellion ; bref, les mesures ont été prises avec rapidité pour désarmer les troupes de la Séeland, avant qu'elles fussent instruites de ce qui se passait en Fionie. Quelques heures plus tard, il eût fallu marcher avec beaucoup de forces, et peut-être qu'on aurait eu de la peine à les empêcher de se jeter dans un petit port et d'y prendre toutes les barques. J'ose croire que, dans la circonstance difficile où je me suis trouvé, S. M. l'Empereur et Roi trouvera que j'ai fait tout ce qui était humainement possible pour le servir efficacement, si toutefois tous les détails de

(c) 2007 Ministerio de Cultura

cette affaire sont mis sous ses yeux. En ne consultant que mon premier ressentiment, j'aurais pu proposer au roi de Danemark de mitrailler ces bandits, et Sa Majesté aurait déployé toutes les forces nécessaires pour cette vengeance (ses troupes étaient déjà rassemblées); mais il eût été impolitique, à ce que je pense, de donner à nos ennemis communs les Anglais le spectacle d'une guerre intestine de ce genre dans la Séeland.

..... Je n'ai pas cru qu'il fût convenable de demander à quitter le Roi, surtout après ce qui est arrivé en Fionie et à Langeland, et ayant toujours les Anglais en présence. Je viens de voir Kronborg, petite forteresse près d'Elseneur et Frederiksveck, où se fabriquent les poudres et les canons. Le Roi a donné l'ordre à tous ses commandants de m'accompagner partout où je voudrais aller. Dernièrement, j'avais eu l'honneur de l'accompagner à l'exercice; en revenant, il allait fort vite, son cheval s'abattit, et il tomba sur la figure, qui est toute écorchée; sans son schako, il aurait peut-être eu la tête fracassée, c'eût été un grand malheur pour son pays, et un sujet de regrets pour notre empereur, car c'est un souverain dévoué à sa personne. Il a fait tout ce qu'il a pu pour rester neutre; mais, depuis qu'il s'est prononcé pour la France, il annonce la ferme résolution de tenir bon.....

Signé : N. Fririon.

---

(c) 2007 Ministerio de Cultura

## (Q)

A Altona, le 17 septembre 1808.

J'ai reçu, mon cher général, vos lettres des 7 et 10 de ce mois, qui m'annoncent le départ de Copenhague des convois et troupes espagnols. Je vous remercie de la complaisance que vous avez eue de me donner des avis ; déjà on a annoncé l'arrivée sur le Continent de trois de ces convois, et il se peut que, depuis la date de ces avis, d'autres troupes soient aussi débarquées. Son Altesse me charge de vous dire qu'elle vous invite à revenir près d'elle dès que la moitié des Espagnols sera partie de la Séeland.

J'ai l'honneur de vous renouveler, mon cher général, l'assurance de mon parfait dévoûment.

*Le Général, Chef d'état-major général,*

Signé : GÉRARD.

---

## (R)

Au quartier général, à Altona, 24 septembre 1808.

Je m'empresse de vous donner avis, mon cher général, que M^gr^ le prince de Ponte-Corvo vient de recevoir un décret de l'Empereur qui vous accorde un domaine de 4,000 francs de revenus dans le royaume de Westphalie. Le prince a éprouvé une

(c) 2007 Ministerio de Cultura

véritable satisfaction en recevant ce décret, qu'il vous remettra à votre retour ici.

Croyez, mon cher général, que je partage vivement cette satisfaction, et que je ressens un bien grand plaisir en apprenant que Sa Majesté vous a accordé la justice qu'il a rendue à tous nos camarades.

Recevez, etc.

Signé : GÉRARD.

---

(R')

A Altona, le 26 septembre 1808.

Dans ma lettre d'hier, mon cher général, je ne vous ai pas parlé des drapeaux des régiments des Asturies et de Guadalaxara. L'intention de Mgr le prince de Ponte-Corvo est qu'ils soient envoyés ici. Je vous prie de les faire joindre aux transports des armes que vous devez faire passer.

Recevez, etc. GÉRARD.

*P. S.* — Dans la lettre que je vous ai écrite il y a quelques jours, pour vous prévenir qué l'intention de Mgr le prince était que vous quittiez la Séeland dès qu'il y aurait la majeure partie des Espagnols de ce côté-ci, j'ai oublié de vous inviter, de la part de Son Altesse, de prendre, avant votre départ, les ordres du roi ; je pense bien que vous le ferez ou l'aurez fait sans avoir cet avis.

Mille amitiés.

Signé : *Gérard.*

---

(c) 2007 Ministerio de Cultura

(S)

*Extrait d'une lettre du général Fririon à son oncle.*

Copenhague, 8 octobre 1808.

..... Nos rebelles espagnols sont bientôt tous embarqués, j'ai le bonheur de les rendre tous sans en voir échapper un seul. Le roi de Danemark a eu la bonté de me dire que les mesures qui avaient été prises en Séeland avaient reçu l'approbation de S. M. l'Empereur et Roi. Je me félicite d'avoir une certaine part à cette approbation, car enfin, c'est par les mesures de surveillance que j'ai exercées que ce pays n'a pas été le théâtre d'une guerre intestine : il eût fallu employer le canon pour réduire les rebelles si, comme le leur ordonnait le M^is^ de La Romana, ils se fussent emparés d'une petite ville près du Belt.....

... Les princes et les ministres m'ont tous témoigné le plus grand désir de me voir passer l'hiver ici ; ils me disent que je pourrais être utile au Roi, si l'on doit agir hostilement contre la Suède, par l'habitude que j'ai dû acquérir de la guerre ; ils disent que la prise que j'ai faite du fort de Danholm,[1] a fait une

---

[1] Après la prise de Colberg et de Straslung, en mai et juin 1807, les Suédois occupaient encore une petite île appelée

(c) 2007 Ministerio de Cultura

certaine sensation sur les Suédois..... Je me détermine à attendre l'ordre positif du prince que j'ai consulté! Le corps de Son Altesse est sur l'Elbe; partout où il recevrait l'ordre de se porter pour agir, j'aurai le temps de le rejoindre; ici, je suis en avant-poste et prêt à agir si le Roi le désire. Il est disposé à soutenir la lutte contre les Anglais, aussi longtemps que l'Empereur sera en guerre avec eux. Il fait observer le blocus d'une manière si rigoureuse, que même les papiers anglais n'arrivent pas directement dans son île.....

Signé : FRIRION.

---

## (T)

Copenhague, 24 octobre 1808.

S. M. le Roi voudrait, comme souvenir sensible de la satisfaction que lui ont donnée mes relations avec Elle, me faire accepter la Grand'croix de l'ordre de

---

Danholm, assez près de Straslund pour l'inquiéter. Elle était située entre cette ville et l'île de Rugen, et contenait un pentagone bastionné, non revêtu, armé d'artillerie de gros calibre. Le général Fririon, avec un bataillon du 3e léger, un détachement du 5e d'artillerie, une compagnie de mineurs, deux de sapeurs, une de pontonniers italiens, s'empara du fort dans la nuit du 24 août. Le résultat de la prise fut important : 17 officiers suédois, dont 2 officiers supérieurs, 2 chirurgiens et 580 sous-officiers et soldats, tombèrent entre les mains des Français.

(c) 2007 Ministerio de Cultura

Dannebrog, et Elle n'attend pour me l'offrir que de savoir que S. M. l'Empereur m'accorde l'autorisation de recevoir cette décoration; M. de Dreyer, ministre du Roi à Paris, est chargé de demander cette autorisation.

..... La marine danoise lutte avec la plus grande bravoure contre la marine anglaise. Quoique la marine danoise n'ait plus que des chaloupes canonnières, elle tourmente sans cesse les Anglais quand la mer est calme, car alors ces chaloupes manœuvrent à la rame; voici un trait de leur bravoure : il y a deux jours, des vaisseaux de ligne anglais accompagnaient une centaine de voiles venant de la Baltique. Le temps calme permit aux chaloupes danoises d'insulter le convoi; dix-huit ou vingt d'entre elles s'avancèrent contre un vaisseau de ligne en évitant tribord et babord; après un combat de deux heures, les Danois virent tomber le pavillon des Anglais et leur feu cesser subitement; les Danois crurent naturellement que le vaisseau se rendait et firent force de rames pour s'en emparer; quand ils furent sous le feu de ses batteries, le vaisseau fit un feu à mitraille qui tua vingt-huit hommes aux Danois et en blessa plus de trente. Les chaloupes, exposées à être coulées à fond, durent se rapprocher des batteries de terre, et le vaisseau anglais eut beaucoup de peine à se rapprocher de la côte de Suède, à Malmoë, qu'on voit de cette île. L'anglais avait perdu son mât de misaine, son beaupré, etc.

(c) 2007 Ministerio de Cultura

Je suis allé hier à Dragoë, dans l'île Amager, pour voir ce brave commandeur, M. Kryger; je l'ai trouvé occupé à rendre les derniers devoirs à ses courageux marins.

Signé : général N. Fririon.

---

(T')

*A M. le général Fririon.*

Copenhague, octobre 1808.

Il y a longtemps, mon cher général, que l'estime et la bienveillance du Roi vous sont acquises. Vous ne l'ignorez pas, et vous n'avez, pour être convaincu, besoin d'aucune nouvelle preuve. Mais Sa Majesté trouverait Elle-même un plaisir particulier à vous laisser un souvenir sensible de la satisfaction que lui ont donnée ses relations avec vous. Elle voudrait, à cet effet, vous faire accepter la Crand'croix de l'ordre de Dannebrog, et elle n'attend pour vous l'offrir que de savoir si S. M. l'Empereur vous accorde la permission de recevoir cette décoration. Le ministre du Roi à Paris est chargé de réclamer cette autorisation pour vous, et je me flatte d'être bientôt informé du succès de ses démarches.

Agréez, monsieur le général, l'assurance de ma haute considération.

*Le Ministre d'État,*

Signé : Comte de Bernstorff.

---

(c) 2007 Ministerio de Cultura

## (U)

*Au général Fririon, à Copenhague.*

Hambourg, 18 octobre 1808.

J'ai reçu, mon cher général, votre lettre du 10 octobre; déjà le ministre d'État, comte de Bernstorff, m'avait fait connaître, par M. le commissaire *de Levetzau*, le désir que S. M. le Roi de Danemark avait témoigné de vous garder encore quelque temps à Copenhague, et j'avais de suite accédé à cette demande, parce qu'elle pouvait vous être agréable. Mais aujourd'hui, il n'est plus en mon pouvoir de le faire; votre division vient de recevoir une nouvelle destination, et il est nécessaire que vous la rejoigniez de suite. Le chef d'état-major vous a écrit relativement aux caisses des régiments de Guadalaxara et des Asturies. Si vous n'avez déjà pourvu à leur transport à Hambourg, faites-le avant de quitter Copenhague. Les fonds de ces caisses sont destinés à payer les officiers qui sont restés fidèles, et en outre, je vous ai assigné, sur ces mêmes caisses, une somme de 6,000 francs, pour vous indemniser de vos pertes d'équipages.

Je vous renouvelle, etc.

Signé : J. BERNADOTTE.

---

(c) 2007 Ministerio de Cultura

(V)

Copenhague, 1er novembre 1808.

Monsieur le général,

Mon guignon a voulu que je ne fusse pas à la maison lorsque vous me fîtes l'honneur hier de venir chez moi; j'en ai de bien sensibles regrets et je vous prie d'en agréer ici le témoignage. Si votre voyage répond à mes vœux, il sera heureux et sans accidents et se terminera en France et pas plus loin. Mais quelle que soit votre destination ultérieure, ne doutez pas de l'intérêt avec lequel je recevrai de vos nouvelles. Je me souviendrai toujours d'avoir connu en vous un général français qui ne dément pas la réputation de votre Nation, celle d'être la nation qui a le plus d'amabilité et qui emporte l'estime et les regrets de tout Copenhague.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très obéissant serviteur.

Signé : FRÉDÉRIC-CHRISTIAN.

---

(V')

Les officiers espagnols auxquels je dois une reconnaissance particulière sont :

MM. *Dellevielleuse*, colonel des Asturies avec rang de brigadier; je l'avais proposé pour maréchal de

(c) 2007 Ministerio de Cultura

camp, c'est un vieillard respectable, il a soixante-douze ans et est encore actif.

— *Spinosa,* lieutenant des Asturies. Tous les deux ont montré le plus grand dévoûment pour me sauver.

— *Marti,* lieutenant-colonel, faisant fonction d'adjudant-général. Je l'avais employé près de moi, comme sachant le français et connaissant les manœuvres; il a partagé mon sort, les Espagnols voulaient aussi le tuer. J'avais demandé pour lui, avant l'insurrection, le grade de colonel, il est bien fait pour l'être.

— *Alcedo*, sous-lieutenant, jeune homme fort intéressant, qui n'a pas trempé dans le complot des autres.

---

## (X)

*Lettre du prince Chrétien-Frédéric, en réponse à une lettre du général Fririon, datée de Memmingen, le 1er avril 1809.*

Mai 1809.

Mon cher général, dans toutes les feuilles publiques qui sont venues dans mes mains depuis votre départ, j'ai avidement cherché de vos nouvelles. Je vous ai su à Francfort, et plus tard la division Boudet dans les environs de Lyon, puis votre marche pour l'Allemagne. Votre aimable lettre, en date de Memmingen, du 1er avril, me donne des nouvelles bien plus pré-

(c) 2007 Ministerio de Cultura

cieuses encore, puisqu'elles viennent directement de vous, et que je m'imagine vous entendre parler quand je relis ces pages. Vous savez qu'il était très fort de mon souhait de vous garder pour toujours ici, que j'y attachais un prix tout particulier ; mais comme vous dites, cela n'était pas écrit dans le livre des destins, et vous voilà aux mains avec les Autrichiens. Déjà l'Empereur a remporté plusieurs victoires, et je ne doute point que l'affaire sera bientôt terminée. Je n'ai pas appris si votre division, si vous particulièrement n'avez pas été dans ces combats, mais on le présumait; vous sentez que nous languissons tous doublement après les nouvelles qui peuvent nous annoncer que vous vous portez bien et que vous nous cueillez de nouveaux lauriers.

J'ai chargé le capitaine de cavalerie de Berger, qui a bien voulu vous porter cette lettre, de s'informer le plus tôt possible de tout ce qui vous concerne, afin de nous donner de vos nouvelles ; il pourra de même me faire parvenir vos lettres. Si vous êtes dans le cas de voir ce même M. de Berger et son camarade, le capitaine de Steffens (du régiment du Roi), je les recommande tous les deux à vos bontés, ce sont des officiers de mérite.

Mon épouse et mes sœurs, ainsi que mon frère et les dames de notre cour, vous remercient pour votre souvenir, les premières vous doivent bien des obligations pour tout ce que vous leur dites de flatteur. Il faut cependant que je vous mande que ma sœur

(c) 2007 Ministerio de Cultura

Charlotte n'est point mariée au prince Guillaume de Hesse, comme l'ont dit les gazettes françaises; ils ne sont que promis; cependant, ils ne vous remercient pas moins de vos bons souhaits et espèrent qu'ils pourront bientôt les recevoir comme époux, mais le terme fixé jusqu'à présent est à la paix, et c'est malheureusement une longue perspective.

La révolution opérée en Suède a fait changer les choses de face, c'est-à-dire qu'un arrangement à l'amiable devient plus facile et plus probable; mais jusqu'à présent, les Suédois n'ont pas rompu avec les Anglais; ceux-ci se méfient d'eux, mais ils commercent ensemble; aussi notre Roi n'a-t-il pas voulu, et pour cause, faire d'armistice avec les Suédois; mais on échange souvent des parlementaires, et nos courriers passent par la Suède en Norwége. Le président de Kaas y est allé comme premier membre du gouvernement dans ce royaume. Les Russes ont fait une faute capitale en quittant leurs forces en Suède, et en faisant l'armistice tout de suite. L'Empereur a démis le général de sa charge, mais la faute était faite et elle sera difficile à réparer. — J'ai été bien charmé de vous savoir décoré de l'ordre de Dannebrog, c'est une marque, sans doute précieuse pour vous, de la bonté du Roi, en même temps elle vous rappelle la bonne volonté que nous avons tous de vous montrer combien nous partageons ces mêmes sentiments, et combien nous chérissons l'homme aimable et le brave militaire; mais je ne vous nie pas que nous nous réjouis-

(c) 2007.Ministerio de Cultura

sons encore davantage de savoir ce souvenir gravé dans votre cœur.

Le général Esvald étant en Holstein, Sa Majesté a bien voulu me conférer le commandement sur la côte, entre Elseneur (en danois *Stelsingor*), et Copenhague; mon régiment y est aussi en cantonnement. J'ai mon quartier général à Sorgenfrie, ce qui ne peut pas être plus agréable. Nous nous portons tous parfaitement bien; mon fils grandit et il fait le bonheur de ses parents. Mon épouse me charge encore une fois de vous faire ses compliments et de vous dire qu'elle vous souhaite tout le bonheur possible. Mes compliments aux officiers qui vous entourent, et dont j'ai fait la connaissance ici. M. Parade ne vous a sans doute pas quitté.

Excusez la hâte avec laquelle cette lettre a été écrite, et par conséquent les fautes de langue qui y sont.

Ne doutez jamais de l'inviolabilité des sentiments d'estime et d'amitié que vous porte

Votre bien attaché ami.

Signé : CHRÉTIEN-FRÉDÉRIC,
Prince du Danemark.

---

## (Y)

Copenhague, ce 20 juillet 1836.

Monsieur le général,

La lettre que Votre Excellence a eu la bonté de

(c) 2007 Ministerio de Cultura

m'adresser, le 16 octobre de l'année passée, m'a causé beaucoup de plaisir, principalement en voyant que vous êtes bien portant, et que vous vous souvenez encore de moi qui compte avec la plus grande satisfaction le souvenir des peu de jours que j'ai eu l'honneur de passer avec vous dans ce pays. Vous êtes souvent l'objet de l'entretien avec ma famille, et sans avoir l'honneur de vous connaître, elle parle cependant de vous avec la vénération que l'on doit à un homme de bien. Vous avez montré beaucoup d'égards et de bonté envers M. Fiedler, en lui permettant de fréquenter votre maison et de profiter de la société de votre aimable famille, ce dont je vous suis bien reconnaissant, mon cher général, permettez-moi de me servir de cette expression.

Dans le mois de novembre, le Roi m'a nommé chef du 1er régiment de Jutland-Infanterie, en garnison à Copenhague; vous voyez, et j'espère avec plaisir, que ma course va en montant. Le Roi, notre bon et aimable Roi, a voulu lire votre lettre, ainsi que S. A. R. le prince Chrétien; tous les deux m'ont ordonné de vous remettre leurs sincères compliments. En outre, le prince Chrétien m'a prié de vous dire que la duchesse d'*Augustenborg* se souvient de vous avec beaucoup de plaisir, et qu'elle a chargé le prince de vous faire son compliment. Le prince Frédéric de Hesse, qui a été ici dans le mois d'avril, a aussi reçu l'assurance de vos souvenirs avec reconnaissance.

Le porteur de cette lettre est M. *Bornemann*, jeune



(c) 2007 Ministerio de Cultura

jurisconsulte, ayant beaucoup de connaissance de son métier, et que je me donne la liberté de vous recommander. Il est ami de ma maison, et je n'ai pas balancé à lui remettre ceci, puisque vous avez eu la bonté de me dire que les Danois seront toujours bien reçus chez vous, et certainement vous avez honoré cet aveu. Je souhaite encore longtemps de recevoir de vos nouvelles, et surtout que vous vous portiez bien; je pourrai de cette manière être continuellement,

De Votre Excellence,

Le très humble et très obéissant serviteur.

Signé : D'ORIGNY.

---

(Y')

Copenhague, le 19 octobre 1839.

En vous exprimant combien nous sommes sensibles aux sentiments d'attachement pour nous et notre maison royale, que vous nous avez témoignés dans votre lettre du 22 mai passé, il nous est bien agréable d'avoir trouvé occasion de vous renouveler les assurances de notre affection royale.

Signé : FRÉDÉRIC,

Roi.

---

(c) 2007 Ministerio de Cultura

## (Z)

Copenhague, 19 avril 1840.

Mon général,

J'ai été charmé de recevoir les nouvelles marques de votre souvenir, tant par la lettre que vous m'avez adressée au mois de février, que par celle que m'a portée le major *de Méza;* j'étais persuadé que vos vœux m'accompagneraient, lorsque la Providence m'appelait à succéder au Roi défunt, qui vous avait donné des marques non équivoques de sa haute estime et de sa bienveillance.

J'ai hérité des mêmes sentiments pour vous, mon général; ils sont fondés par la reconnaissance personnelle, renouvelée à Paris et gravée dans mon cœur. Toujours je vous considérerai comme l'ami des Danois, et vous ne vous étonnerez pas, lorsque je vous adresse des compatriotes, des militaires de mon armée, qui vont en France pour acquérir des connaissances ou profiter de l'expérience que vous avez de l'art de la guerre.

Le porteur de cette lettre, le lieutenant de cavalerie Dahl, s'achemine, avec la permission de votre gouvernement français, pour l'Algérie. C'est un jeune officier de talent, qui a servi quelques années dans un bataillon de chasseurs. Je pense qu'il pourra profiter de la manière dont vos troupes légères font la guerre. Un camarade à lui, officier d'artillerie, M. *Raaslew,*

(c) 2007 Ministerio de Cultura

est déjà en Algérie ; je voudrais que M. Dahl trouve d'aussi bonnes recommandations à l'armée ; et j'ose vous engager à lui en fournir, mon général, pour les chefs que vous connaissez.

Je m'occupe à réorganiser mon armée ; une commission militaire, sous la présidence de mon fils, s'en occupe et me soumettra son travail. Des vues économiques font désirer de diminuer le nombre des régiments, mais ce qui est nécessaire doit être bien organisé et bien dressé. Aussi doit-on ne négliger ni les ressources ni les forteresses.

Je vous communiquerai dans le temps les principales déterminations de ce plan. Mon épouse me charge de bien des compliments pour vous, monsieur, et pour votre famille, à laquelle vous voudrez faire bien des compliments de ma part.

Je suis, avec les sentiments que vous me connaissez, monsieur le lieutenant-général,

Votre tout affectionné.

Signé : CHRISTIAN,

Roi.

*NOTE.*

Le général Fririon mourut aux Invalides, le 25 septembre 1840. Après cette mort, S. M. le roi Christian voulut prouver à la famille les regrets que lui causait la perte de son ancien ami, en daignant conférer à son fils, alors capitaine et aujourd'hui général de division du cadre de réserve, la croix de chevalier de l'ordre de Dannebrog, dont le père avait porté la Grand'croix pendant trente-deux

(c) 2007 Ministerio de Cultura

ans. Une lettre datée de Copenhague, le 22 novembre 1840, dans laquelle S. M. le roi de Danemark veut bien témoigner au fils du général les regrets qu'il éprouve, et parler dans les termes les plus flatteurs des vertus de son père, se termine ainsi :

« ..... Veuillez recevoir de ma main la croix de chevalier » de l'ordre de Dannebrog, et la porter comme un souvenir » de l'impression que M. votre père a laissée en Danemark, » et en même temps comme un gage de l'intérêt que je » porterai toujours à la famille d'un *ami* tel que feu M. le » lieutenant-général baron Fririon.

» Je vous prie de porter mes doléances à Mme votre mère, » et me croire, monsieur,

» Votre affectionné.

» CHRISTIAN,

» Roi. »

---

« Copenhague, 11 mars 1841.

» Madame la baronne,

» Votre lettre en date du 31 octobre dernier nous a profondément affligés, ma femme et moi, en confirmant la triste nouvelle du décès du général, laquelle nous était déjà parvenue, quelques temps auparavant par les feuilles publiques et par quelques voyageurs, entre autres le baron de Brockdorff, de la légation danoise à Paris.

» Sans doute, madame, il faut un grand courage pour supporter de pareils coups, et une perte si irréparable a dû vous jeter dans un abîme de douleur ; bien loin de moi de vouloir entreprendre de vous porter des paroles de consolation. Il y a des malheurs

(c) 2007 Ministerio de Cultura

que tout témoignagne de condoléance profane, et que le temps seul peut adoucir. Je me tais donc respectueusement devant une affection si profonde et si vraie, espérant que des enfants aimables qui vous restent et tant de vrais amis qui vous estiment et qui vous chérissent, madame, comme vous le méritez, finiront par adoucir votre peine et par triompher de ce que votre douleur a dû avoir de trop exaspéré dans le premier moment.

» Il a été pour nous un sujet de grande mortification, je dirais presque d'éternel regret, que ma lettre soit arrivée trop tard pour que le général vît par lui-même l'expression des sentiments que nous lui vouions et que nous lui vouerons toujours. C'était bien la plus terrible punition que pût recevoir ma temporisation ordinaire, quoique souvent forcée, en fait de correspondance. Cette lettre aussi est bien tardive, mais c'est là malheureusement une conséquence inhérente à mon genre de vie affairée, qui me fait courir risque souvent de me mettre mal dans l'esprit des personnes où je voudrais être le mieux.

» Votre bonté et indulgence, madame, me feront espérer que pour le passé comme pour l'avenir, vous ne me jugerez pas trop sévèrement. Du moins, je vous prie de croire, madame, que quelque tard que vous arrivent mes lettres et celles de ma femme, elles arriveront toujours de deux personnes qui vous ont voué une reconnaissance, une estime et un attachement éternels, et qui toujours apprécieront infiniment

(c) 2007 Ministerio de Cultura

le bonheur d'avoir le plus souvent possible de vos nouvelles.

» J'ai nouvellement eu occasion de parler de vous et du général à plusieurs personnes de la famille royale, qui ont manifesté un regret bien sincère de la mort d'un homme dont l'apparition en 1808 avait laissé ici des souvenirs si affectueux.

» Veuillez bien féliciter de notre part M. votre fils, [1] au sujet de son avancement en grade, [2] ainsi que de la décoration de l'ordre de Dannebrog, que le roi lui a envoyée, et nous rappeler à son souvenir bienveillant.

» ..... Ma femme me charge, madame, de vous exprimer la vive part qu'elle a prise au sort qui vous accable et de vous remercier mille fois des sentiments bienveillants que votre lettre contient à son égard, et elle vous prie, madame, d'agréer les assurances de l'estime, de la considération parfaite et du dévoûment sincère qu'elle vous portera toujours, ainsi que

» Votre très humble et très obéissant serviteur.

» Ch. Jules de Méza,

» Major d'artillerie, »

« *A madame la baronne Fririon.*

» *P. S.* — M. de Heinmann, qui survient au moment où je vous écris ces lignes, me prie, madame, de le rappeler à votre souvenir, bienveillant..... »

---

[1] Le général de division actuel.

[2] Chef de bataillon.

(c) 2007 Ministerio de Cultura

(c) 2007 Ministerio de Cultura

# NOTES BIOGRAPHIQUES

Le général Fririon ne fut pas le seul de sa famille qui combattit pour la patrie; ses oncles, ses frères, tous ses cousins répandirent leur sang sur les champs de bataille.

1° Baron **Fririon** (*Joseph-Mathias*), Général de division, Inspecteur en chef aux revues, Officier de la Légion d'honneur, Chevalier de Saint-Louis, né à Vandières (Meurthe), en 1752, mort à Pont-à-Mousson, en 1821. Surnommé *le Vertueux* par ses contemporains.

2° Baron **Fririon** (*François-Nicolas*), neveu du précédent, Général de division, grand Officier de la Légion d'honneur, Commandeur de Saint-Louis, Grand'croix de Dannebrog, Grand-Cordon de l'Épée de Suède, etc., né à Vandières, en 1766, mort comme commandant des Invalides, le 25 septembre 1840. (Fait l'objet de cette brochure.)

3° Baron **Fririon** (*Joseph*), Général de brigade, Commandeur de la Légion d'honneur, frère du précédent, né à Pont-à-Mousson, en 1771, mort à Strasbourg, le 1er mai 1849.

4° **Fririon** (*François*), frère des deux précédents, né à Pont-à-Mousson, en 1776, tué Capitaine de grenadiers à Friedland.

5° **Fririon** (*François*), cousin des précédents, né à

(c) 2007 Ministerio de Cultura

Montauville, en 1764, Lieutenant-Colonel d'infanterie, tué à Montmirail, en 1814.

6° **Fririon** (*Christophe*), cousin germain, Capitaine au 23e, tué par les Nègres, à Saint-Domingue, en 1803.

7° **Fririon** (*François-Joseph*), frère du précédent, s'est retiré chef de bataillon en 1815, est mort en 1858.

8° **Fririon** (*Alexis*), frère des deux précédents, élève de Fontainebleau, né à Pont-à-Mousson, le 3 avril 1786, Lieutenant au 15e, tué à Friedland, en 1807, à vingt-un ans.

9° **Fririon** (*Cristophe-Henri*), frère des trois précédents, né à Pont-à-Mousson, en 1784, Lieutenant au 69e, tué par les Anglais, à la bataille de Suentès d'Onoro.

10° **Fririon** (*Charles-Jean-Pierre*), frère des quatre précédents, né à Pont-à-Mousson, en 1787, Capitaine au 39e, mort des suites de ses blessures, en 1814.

11° **Fririon** (*Abel*), Lieutenant de dragons, tué à Austerlitz.

Le Général Baron *Nicolas* **Fririon,** mort aux Invalides, le 25 septembre 1840, a eu deux fils :

1° **Fririon** (*Alphonse*), Lieutenant d'infanterie, mort en Espagne, en 1823.

2° Baron **Fririon** (*Jules-Joseph*), Général de division, né en 1805, Grand-Officier de la Légion d'honneur, Grand'croix de Saint-Stanislas de Russie, Grand'croix de Saint-Grégoire-le-Grand, Commandeur du Christ de Portugal, Chevalier de Dannebrog depuis 1840, etc...

Ce dernier a eu deux fils :

1° **Fririon** (*Alphonse-Napoléon*), né le 20 avril 1835,

(c) 2007 Ministerio de Cultura

mort devant Sébastopol, comme Sous-Lieutenant au 19e de ligne, le 13 juin 1855, à vingt ans.

2° **Fririon** (*Édouard-Philippe*), Capitaine au 8e de ligne, Chevalier de la Légion d'honneur.

*Qui gurges, aut quæ flumina lugubris*
*Ignara belli?.....*
.....
*Quæ caret ora cruore nostro?*

FIN.

(c) 2007 Ministerio de Cultura

(c) 2007 Ministerio de Cultura

# TABLE DES MATIÈRES.


*Pages.*

Préface. ..... 5
Relation de l'Insurrection..... 7
Pièces justificatives..... 32
Lettre du maréchal Bernadotte au général Fririon..... 32
Correspondance du général Fririon..... 35
Lettre de S. M. le roi Frédéric..... 36
Correspondance du général Fririon..... 39
— du major-général, général Gérard..... 39
Correspondance du général Fririon..... 41
— du maréchal Bernadotte au général Fririon.... 42
Correspondance du général Fririon..... 45
— du marquis de La Romana au général Fririon. 46
— *Id.* *id*..... 47
— *Id.* *id*..... 48
— du marquis de La Romana au brigadier Delle-
vielleuse..... 49
Extrait du registre de la police de la ville Roeskilde..... 53
Rapport de M. le major Von Heinen..... 55
— de M. le capitaine d'Origny..... 57
— de M. le comte de Lüttichau..... 59
— de M. Schwartz..... 60
— de M. le lieutenant Ferral..... 63
Correspondance du général Fririon..... 65
— du maréchal Bernadotte au général Fririon... 66
Correspondance du général Fririon..... 67
— du général Gérard au général Fririon..... 69
— *Id.* *id*..... 70
Correspondance du général Fririon..... 71
*Id.* *id.* ..... 72
— du ministre d'État, comte de Bernstorff, au
— général Fririon..... 74


(c) 2007 Ministerio de Cultura

Correspondance du maréchal Bernadotte au général Fririon... 75
— de S. A. le prince Christian au général Fririon. 76
Liste des officiers espagnols non compromis..... 76
Correspondance de S. A. le prince Christian (1809)..... 77
— du colonel d'Origny (1836)..... 80
— de S. M. le roi Frédéric (1839)..... 82
— de S. M. le roi Christian (1840)..... 83
Note..... 84
Lettre de Jules de La Méza à Mme la baronne Fririon..... 87
Notice biographique..... 89

FIN DE LA TABLE.

Limoges. — Imprimerie et librairie militaires V. CHARLES père,
rue Manigne, 16.

(c) 2007 Ministerio de Cultura

(c) 2007 Ministerio de Cultura

(c) 2007 Ministerio de Cultura

(c) 2007 Ministerio de Cultura

## EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

*SOUVENIRS DE LA DERNIÈRE INVASION*, par MAX GUILIN. — 2 vol. in-8°.

| | | |
|---|---|---|
| 1re partie : *SOUS METZ* | 2 | 25 |
| 2e partie : *DANS LE NORD* | 2 | 25 |

*PAR QUI? POURQUOI? COMMENT* la France a-t-elle été entraînée dans l'abîme? Par qui? pourquoi? comment en sera-t-elle bientôt retirée? par le Même. — Br. in-8°. 1 »

Système de Réorganisation militaire, proposé à l'Assemblée nationale, par un officier de l'armée. — Br. in-8° » 80

Règlement sur le Service des Armées en campagne, annoté d'après les meilleurs auteurs qui ont écrit sur l'art militaire, par Charles de Savoye. 7 50

Manuel de Législation et d'Administration militaires, par L. Beaugé, chef de bataillon au 43e de ligne. — 1 fort vol. in-12 8 »

Aide-Mémoire d'Administration, à l'usage des sous-officiers d'infanterie, par V. Milet. — 1 vol. in-8° 5 »

Aide-Mémoire d'Administration, à l'usage des sous-officiers de cavalerie, par V. Milet. — 1 vol. in-8° 5 »

Quelques Idées sur le Recrutement, par G. B... — Br. in-12 » 25

Organisation de l'Armée de l'Allemagne, traduit par le commandant L. Lemaître. — Br. in 8° 2 »

Etude sur la Défense de l'Allemagne occidentale. Br. in-12 » 75

L'Armée Prussienne, par Lahaussois, sous-intendant militaire. — Br. in-12. » 60

Instruction du 9 Juin 1870, concernant le service de garnison de l'armée prussienne, traduit par Saunion et Laplanche. — Br. in-12 » 75

L'Armée Anglaise en 1871. — Br. in-12 » 25

Organisation de l'Armée Suédoise. — Br. in-12 » 25

L'Armée Danoise. — Br. in-12 » 25

L'artillerie au siége de Strasbourg, par Larzillière. — Br. in-12 » 75

Les Places fortes du N.-E. de la France. — Br. in-12 » 75

Etude sur les Reconnaissances, par le commandant Pierron. — Br. in-12 » 75

De la Dynamite et de ses applications pendant le siége de Paris. — Br. in-12. » 75

Etude sur l'organisation d'un corps d'Eclaireurs à cheval, par H. de la F... — Br. in-12 » 75

Des Tirailleurs, de leur instruction, de leur emploi, par Herbinger, capitaine-adjudant-major du 1er régiment provisoire. — Br. in-12 » 60

De la détermination du Calibre dans les armes portatives, par J. L..., capitaine d'artillerie. — Br. in-12 » 25

Des Bibliothèques militaires. — Br. in-12 » 25

Hygiène militaire, par le Dr Jules Arnould. — Br. in-12 » 60

Manuel d'Hygiène et de premiers secours, traduit de l'allemand par le Dr Bürgkly. — Br. in-12 » 60

### LIVRETS MILITAIRES

Livret de l'Officier de Section ou de Peloton (infanterie ou cavalerie), — in-18.

| | | |
|---|---|---|
| Relié en percaline imprimée | 1 | 25 |
| Cartonné en papier | 1 | » |

Livrets pour sous-officiers (infanterie ou cavalerie), in-18. — Relié en percaline, avec peau d'âne et crayon 1 »

Le même, sans peau d'âne ni crayon » 75

Livret du caporal, in-18. — Cartonné en papier » 40

Livret d'officiers (Artillerie), in-18. — Relié en toile. Pour capitaine 3 »

— — — — — Pour lieutenant 2 25

Livret du maréchal-des-logis (Artillerie), in-18. — Demi-reliure toile 1 25

### LIVRETS DE TROUPE POUR TOUTES ARMES

*Ces livrets sont imprimés et réglés avec le plus grand soin, sur beau papier vélin.*

Plusieurs ouvrages sous presse.

*Ouvrages militaires, scientifiques, littéraires et autres.*

LIMOGES. — Imprimerie militaire V. CHARLES Père.

(c) 2007 Ministerio de Cultura